723.544
G94d8

DESCRIPTION

DE LA

SAINTE-CHAPELLE

PAR

M. F. DE GUILHERMY
Membre de la Commission des monuments historiques
et du Comité des travaux historiques

AVEC SIX GRAVURES

DE M. GAUCHEREL

HUITIÈME ÉDITION

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

PARIS
A LA SAINTE-CHAPELLE

Return this book on or before the
Latest Date stamped below.

University of Illinois Library

JAN -6 1962

MAY 23 1970

DUE: 12-11-86

DEC 19 1986

AUG 14 1987

OCT 18 1987

MAY 13 1988

L161—H41

LA SAINTE-CHAPELLE

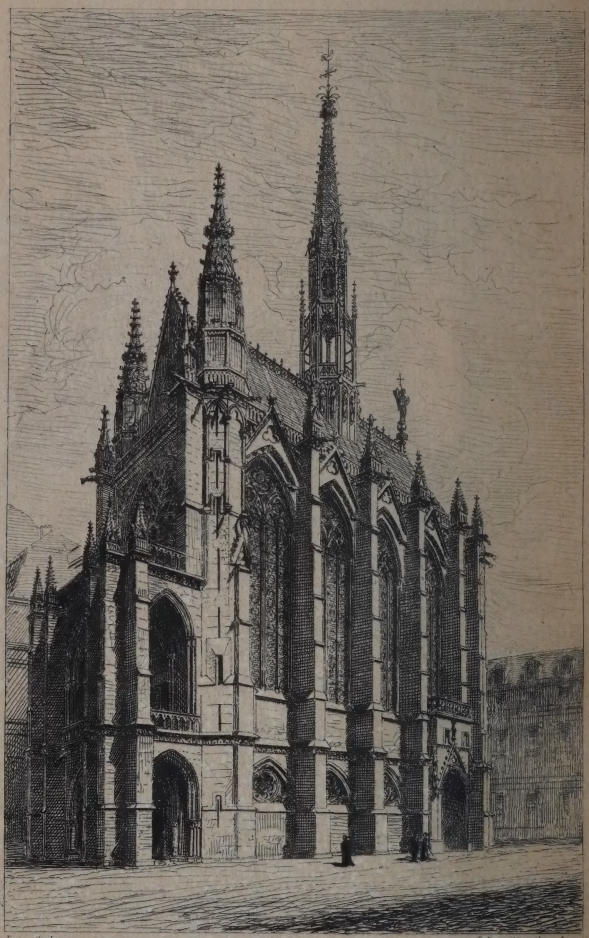
DE PARIS

PARIS. — IMPRIMERIE E. CAPIOMONT ET Cie

6, RUE DES POITEVINS, 6

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

LA SAINTE CHAPELLE



Imp. Salmon. Léon. Gaucherel sc.

DESCRIPTION

DE LA

SAINTE-CHAPELLE

PAR

M. F. DE GUILHERMY
Membre de la Commission des monuments historiques
et du Comité des travaux historiques

AVEC SIX GRAVURES

DE M. GAUCHEREL

HUITIÈME ÉDITION

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

PARIS
A LA SAINTE-CHAPELLE

1890

123.544
G 94 d 8

LA SAINTE-CHAPELLE

DE PARIS.

FONDATION DE LA SAINTE-CHAPELLE.

FAITS PRINCIPAUX DE SON HISTOIRE.

Lorsque saint Louis eut assuré à la France la possession des insignes de la Passion que l'empereur latin de Constantinople se voyait contraint de livrer à prix d'argent, il chargea en même temps ses orfévres de les envelopper des plus riches métaux, et son architecte, Pierre de Montereau, de leur construire une grande châsse ouvragée comme un filigrane, tout illuminée de verrières, toute resplendissante d'or et d'azur. Jamais ordre royal ne fut mieux exécuté. Ce reliquaire sans pareil que voulait le saint roi, maître Pierre l'a réalisé en élevant la Sainte-Chapelle. On croit que saint Louis posa la première pierre

1057353

de l'édifice en 1245. Trois ans après, le dimanche de Quasimodo, 25 avril 1248, Eudes de Châteauroux, évêque de Tusculum, légat du siége apostolique, consacrait l'église haute sous le titre de la Sainte-Couronne et de la Sainte-Croix, tandis que l'archevêque de Bourges, Philippe Berruyer, célébrait la même cérémonie dans l'église inférieure qu'il plaçait sous le patronage de la Vierge Marie. Par deux chartes datées, l'une de Paris et de l'an 1245, l'autre d'Aigues-Mortes et de l'an 1248, saint Louis pourvut à la dotation de la Sainte-Chapelle et à l'organisation du clergé qui devait la desservir. Le nombre des ecclésiastiques, qui formaient le collége de la Sainte-Chapelle, fut fixé à vingt et un par les actes de première fondation, cinq principaux prêtres ou maîtres chapelains, assistés chacun d'un sous-chapelain prêtre et d'un diacre, et trois marguilliers, qui avaient autant de clercs sous leur direction. Ce serait entrer dans de longs et minutieux détails que d'indiquer les modifications apportées à ce personnel pendant une suite de cinq siècles; nous nous contenterons de dire qu'en dernier lieu le clergé de la Sainte-Chapelle se composait d'un trésorier, qui en était le chef, de douze chanoines dont un portait le titre de chantre, de dix-neuf chapelains et de treize clercs. Les fonctions de trésorier étaient ordinairement remplies par un personnage de haute distinction. Ce dignitaire jouissait du privilége de porter la mitre, l'anneau, et les autres insignes de l'épiscopat, excepté la crosse, les jours des grandes fêtes, et de donner au peuple la bénédiction solennelle.

Le grand artiste qui a immortalisé son nom par la production de ce chef-d'œuvre, vécut assez pour le voir dans toute sa splendeur. Pierre de Montereau est mort dix-huit ans après la consécration de la Sainte-Chapelle, le 17 mars 1266. Les religieux de Saint-Germain-des-Prés, qui

devaient à son talent les plus beaux édifices de leur abbaye, lui donnèrent un glorieux tombeau dans la chapelle de la Vierge. Jusqu'à la fin du siècle dernier, on voyait sur sa sépulture une dalle gravée au trait, sur laquelle il était représenté la règle et le compas à la main. Son épitaphe latine, composée de cinq vers hexamètres, lui donnait les titres de *fleur pleine de bonnes mœurs* et de *docteur des architectes*. Une autre tombe, pareillement gravée, recouvrait les restes de sa femme Agnès. Dans l'épitaphe française de cette tombe il était nommé *mestre Pierre de Montereul*. Ces monuments, qui auraient aujourd'hui tant de prix à nos yeux, ont disparu avec l'édifice qui les contenait. La cathédrale de Reims possède une dalle funéraire qui peut nous donner une idée de la tombe de Pierre de Montereau; c'est celle de Hugues Libergier, architecte de la célèbre église abbatiale de Saint-Nicaise, mort en 1263.

Les annales de la Sainte-Chapelle ne nous offrent, pour les premières années du quatorzième siècle, aucun fait plus considérable que la translation d'une partie des reliques de saint Louis. Après la mort de ce grand prince devant Tunis, le 25 août 1270, ses ossements séparés des chairs furent apportés en France et inhumés à Saint-Denis, derrière l'autel de la Trinité, auprès des tombes de Louis VIII et de Philippe Auguste, où ils reposèrent pendant plus de vingt-sept ans. La bulle de canonisation ayant été promulguée par le pape Boniface VIII, en 1297, le corps fut levé de terre l'année suivante, et placé dans une châsse d'argent. Plusieurs années s'écoulèrent avant l'exécution du projet formé par le roi, Philippe le Bel, d'enrichir sa Chapelle des reliques de son aïeul. Enfin, au mois de mai 1306, le chef de saint Louis fut enchâssé dans un buste d'or, rehaussé de pierres précieuses, et transféré à la Sainte-Chapelle avec une pompe extraordinaire. Le buste était de

grandeur naturelle, soutenu par quatre anges, posé sur un socle qui avait pour supports quatre lions d'argent doré. Des saphirs, des rubis, des perles, des émeraudes, des grenats et des cristaux décoraient la couronne et le col du vêtement. Autour du socle se déroulait une suite de vingt-neuf rois de France. Une inscription latine se lisait sur le même socle ; elle indiquait la date du reliquaire et le nom de son auteur, maître Guillaume Juliani, orfévre du roi. Ce merveilleux joyau n'a pas survécu à la dilapidation des trésors de nos églises.

De nos jours on crut avoir retrouvé dans la Sainte-Chapelle haute une portion bien précieuse des restes du saint roi. Le 15 mai 1843, en levant une dalle au centre de l'abside, les ouvriers découvrirent une boîte d'étain renfermant les débris d'un cœur dont aucune inscription ne faisait connaître l'origine. Il se trouvait seulement dans la boîte un procès-verbal indiquant qu'elle avait été exhumée une première fois, le 21 janvier 1803. Un vif débat s'engagea sur la question de savoir si ce cœur ne serait pas celui de saint Louis. Il semblait que cette place d'honneur ne pouvait convenir à nul autre qu'à celui qui avait érigé ce magnifique tabernacle aux reliques de la passion du Sauveur. La boîte présentait assez bien le caractère du treizième siècle, mais rien ne prouvait qu'elle fût demeurée à sa place primitive, et d'ailleurs n'aurait-on pas pu s'étonner à bon droit de l'oubli dans lequel les chanoines auraient laissé une relique aussi importante, tandis qu'ils entouraient la tête de leur saint fondateur de tous les témoignages du culte le plus fervent. Aucun document écrit, aucune tradition ne prêtait son appui à l'opinion qui voulait voir dans la découverte du cœur de saint Louis un fait vraiment providentiel. Les Bénédictins de Saint-Denis, si scrupuleux à énumérer toutes les parcelles déta-

chées du corps dont le dépôt était confié à leur garde, se seraient-ils donc dessaisis de ce cœur sans que le souvenir en eût été constaté dans leurs archives. Le jugement du débat fut déféré à l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres. Après une longue et sérieuse discussion, cette savante compagnie déclara que rien n'autorisait à se prononcer pour l'affirmative, et qu'en l'absence de renseignements décisifs il convenait de replacer la boîte et le cœur dans l'endroit même où ils avaient été trouvés.

Tant que les rois habitèrent le palais de la Cité, les cérémonies les plus brillantes se succédèrent presque sans interruption à la Sainte-Chapelle. Les reines Marie de Brabant, seconde femme de Philippe le Hardi, Marie de Luxembourg, seconde femme de Charles le Bel, Jeanne d'Evreux, troisième femme du même prince, et Isabelle de Bavière, de funeste mémoire, femme de Charles VI, y furent couronnées. On y célébra le mariage de l'empereur Henri VII avec Marguerite de Brabant, et les fiançailles d'Isabeau, fille aînée de Charles VI avec Richard II, roi d'Angleterre. En 1332, Philippe de Valois tint une grande assemblée à la Sainte-Chapelle pour annoncer publiquement aux prélats et aux barons du royaume son projet d'entreprendre le voyage d'outre-mer pour combattre les infidèles. Ce projet ne fut jamais exécuté. Le jour de l'Epiphanie de l'année 1378, le roi Charles V, l'empereur Charles IV, et son fils, Venceslas, roi des Romains, marchèrent à l'offrande portant l'or, l'encens et la myrrhe, comme les rois venus d'Orient pour adorer Jésus dans sa crèche. Chaque fois que les souverains convoquèrent dans le palais des assemblées du clergé, les prélats venaient implorer, au pied des Saintes Reliques, l'assistance de l'Esprit divin. Louis XI, près de mourir, en 1483, espérait prolonger sa vie en s'entourant des reliques les plus

vénérées de son royaume. La sainte ampoule fut apportée par les religieux de Saint-Remi de Reims à la Sainte-Chapelle. Les chanoines tirèrent de leur trésor, pour les envoyer aussi au roi, la croix de Victoire et la verge de Moïse, et le tout fut dirigé en grand appareil vers le Plessis-lès-Tours. Ces trois reliques de premier ordre se mirent en route le premier août, et le dévot monarque trépassa le 30 du même mois.

Au milieu de sujets d'une nature plus grave, nous ne pouvons nous dispenser de dire quelques mots de la querelle que Boileau a rendue si célèbre dans son poëme du *Lutrin*. Un dimanche de l'an 1667, le chanoine Barrin, qui remplissait les fonctions de chantre, trouva devant sa place un volumineux pupitre que les sous-marguilliers y avaient fait poser. Il le fit enlever immédiatement, et les chanoines approuvèrent la suppression de ce meuble incommode; mais le trésorier prit en main la cause des marguilliers. Un mois entier se passa en tracasseries, requêtes, significations, doléances du chantre, résistances du trésorier. Il ne fallut rien moins que la médiation du premier président Guillaume de Lamoignon, pour ramener la paix dans le lieu saint. Le chantre consentit à demeurer emprisonné derrière le pupitre toute une matinée, jusqu'à l'issue de la grand'messe, et le trésorier, satisfait d'avoir ainsi affirmé son autorité, le fit retirer pour l'heure des vêpres.

Pendant un siècle, rien ne troubla plus la quiétude de messieurs de la Sainte-Chapelle. A l'approche de la Révolution, leur existence se trouva au contraire sérieusement menacée. Un arrêt du conseil d'État, en date du 11 mars 1787, mit en séquestre les biens de la Sainte-Chapelle de Paris, et ordonna qu'il fût sursis à toute collation de bénéfices, canonicats ou chapellenies. Le service divin devait

y être continué jusqu'à ce qu'il en fût autrement décidé. L'arrêt du conseil était principalement fondé sur ce que le clergé de la chapelle ordinaire du roi remplissait, depuis longtemps, les fonctions pour lesquelles les anciens rois avaient fondé les Saintes-Chapelles, annexées au palais de Paris, au château de Vincennes et à d'autres résidences. Trois ans après, la Sainte-Chapelle était comprise dans le décret de l'Assemblée nationale qui supprimait les abbayes, les chapitres et les congrégations religieuses. Bientôt les portes de l'antique oratoire de saint Louis furent fermées. On envoya les reliques à Saint-Denis, quelques objets précieux au cabinet des antiques, des émaux, des statues, des fragments d'architecture, au Musée des monuments français. L'édifice fut destiné à être démoli par le premier acheteur qui en offrirait un prix suffisant. La fatale inscription *Propriété nationale à vendre* n'a disparu que de nos jours, au moment où furent entrepris les travaux de restauration.

Du temps du Directoire, un club obtint l'autorisation de tenir séance à la Sainte-Chapelle. Un peu plus tard, nous la voyons convertie en magasin de farines. Vers 1800, plusieurs ecclésiastiques louèrent la Sainte-Chapelle basse et y célébrèrent, pendant quelque temps, les cérémonies du culte. En 1803, l'Administration installa les archives judiciaires dans la Sainte-Chapelle haute, et peu de temps après la Chapelle inférieure fut mise à la disposition de la Cour des comptes pour lui servir de dépôt. Les deux princes de la maison de Bourbon, qui régnèrent de 1815 à 1830, témoignèrent en vain leur désir de rendre à la religion ce monument de leur saint aïeul. Ce ne fut qu'en 1837 que le gouvernement, qui ouvrait aux nobles souvenirs de la vieille France les galeries du palais de Versailles, résolut de faire de la restauration de la Sainte-

Chapelle le type des travaux du même genre qu'on se disposait à exécuter sur tous les points de la France. Les noms de MM. Duban, Lassus, Viollet-le-Duc et Bœswillwald, garantissent assez le mérite de cette restitution qui touche aujourd'hui à son terme. A ceux qui s'étonneraient d'une durée de quarante ans pour le rétablissement d'un édifice d'une étendue aussi peu considérable, nous répondrons que ce n'était pas trop pour l'étude approfondie de sa structure et pour la patiente recherche de son ornementation. D'ailleurs, le succès obtenu justifie complétement les artistes éminents qui l'ont préparé. Le 3 novembre 1849, la Sainte-Chapelle reprit ses habits de fête pour l'importante cérémonie de l'Institution de la magistrature. L'édifice avait été décoré avec le plus grand luxe dans le style du treizième siècle. Des chants anciens, d'un caractère vraiment religieux, tirés de l'oubli pour cette circonstance, ont été publiés sous le titre de *Chants de la Sainte-Chapelle*. Depuis cette époque, une messe solennelle est célébrée chaque année, en ce même lieu, le jour de la rentrée des cours et tribunaux qui siégent au Palais-de-Justice.

USAGES ANCIENS DE LA SAINTE-CHAPELLE.

Le jour des Saints-Innocents, les enfants de chœur prétendaient ne devoir obéissance à personne. Ils s'emparaient des hautes stalles, revêtus des chapes des chanoines, et l'un d'eux portait le bâton réservé au chantre, comme attribut de sa dignité.

Le dimanche de Pâques, à trois heures du matin, le clergé de la Sainte-Chapelle faisait une procession du Saint-Sacrement dans les salles et galeries du Palais. En vertu d'une fondation du chanoine, Eustache Picot, sous-maître de la musique de la chapelle des rois Louis XIII et Louis XIV, on ne pouvait chanter à cette cérémonie que des morceaux de sa composition, dont il avait déterminé le choix.

Le samedi saint, on attachait au cierge pascal un tableau chronologique des principales époques et des fêtes propres à la Sainte-Chapelle, avec l'indication de l'âge du roi, de l'année de son règne, et de celle de l'épiscopat du

prélat diocésain. Un ancien registre de la Chambre des comptes nous fournit le texte d'un de ces tableaux qui datait de l'an 1327.

Pendant la grand'messe, le jour de la Pentecôte, tandis qu'on chantait la prose de la fête, un ange descendait de la voûte, tenant un biberon d'argent avec lequel il versait de l'eau sur les mains du célébrant. Le chevecier devait fournir, pour cette même solennité, des fleurs, des roses, des oublies, un pigeon blanc, une quantité de petits oiseaux, et des étoupes enflammées, en mémoire de la descente du Saint-Esprit et des langues de feu qui s'étaient arrêtées sur la tête des apôtres.

A l'exemple de saint Louis, les rois montraient au peuple, du haut de la tribune absidale, les Reliques de la Passion. Charles V se conformait exactement à cette pieuse coutume. On a remarqué qu'en 1423 le duc de Bedford, qui prenait le titre de régent de France pour Henri VI, roi d'Angleterre, fit l'ostension des Reliques, le jour du vendredi saint, comme elle se fait à Rome du haut d'une des tribunes du dôme de la basilique vaticane.

La nuit du vendredi saint, la Sainte-Chapelle suffisait à peine à contenir la foule des malades qui accourait de tous les quartiers de Paris. La plupart étaient atteints de ce qu'on appelait autrefois le mal caduc. A minuit, on leur montrait la croix, et, au même instant, l'édifice entier retentissait de cris effroyables. Les malades s'agitaient, écumaient et finissaient par tomber en convulsions, appelant surtout à leur aide saint Jean-Baptiste et saint Spire. Le peuple était persuadé que chaque année il s'opérait quelque miracle. L'exposition nocturne de la Croix fut interdite, en 1781, par ordre du roi.

TRÉSOR DES SAINTES-RELIQUES.

Les reliques principales de la Sainte-Chapelle étaient conservées sur l'autel de la tribune absidale, dans une grande châsse de cuivre doré, qui avait, suivant l'usage, la forme d'une église, et qui était décorée de plusieurs figures de vermeil en relief; quatre lions lui servaient de supports. Saint Louis avait déposé dans cette châsse les précieuses reliques achetées, en 1239 et 1241, à l'empereur de Constantinople, Baudoin II de Courtenai. Des gravures anciennes en reproduisent la disposition intérieure. On y voyait, au milieu, la couronne d'épines du Sauveur, placée dans une couronne royale bordée de trèfles et de fleurs de lis. Deux croix, dont une byzantine, à double traverse, renfermaient une grande partie du bois de la vraie Croix et un morceau du fer de la lance. Une autre croix, très-simple, contenait la verge de Moïse. La croix de Victoire, que les empereurs de Constantinople étaient dans l'usage de porter avec eux à la guerre, se

trouvait suspendue au-dessus de la Sainte-Couronne. Quelques portions du manteau de pourpre et du roseau de la Passion, des langes, du saint-suaire et du linge dont le Seigneur se servit au lavement des pieds, étaient encadrées dans de riches tableaux. Il y avait, en des vases de cristal garnis d'or, de l'éponge, des menottes, du sang de la Passion, du sang miraculeux sorti d'une image de Jésus, du lait, des cheveux et du voile de la Vierge. Nous citerons encore, pour ne rien omettre, une sainte Face, un morceau de la pierre du sépulcre, et le haut du chef de saint Jean-Baptiste dans un buste couronné.

Les plus grandes précautions avaient été prises pour garantir contre toute atteinte cette châsse, objet de tant de vénération. Elle était fermée par dix serrures différentes, dont six pour les deux portes extérieures, et quatre pour un treillis intérieur à deux battants. Pendant plusieurs siècles, les rois voulurent en garder eux-mêmes les clefs; ils les envoyaient au trésorier de la Sainte-Chapelle chaque fois qu'il y avait lieu d'ouvrir la châsse; mais depuis qu'en 1630, il avait fallu forcer les serrures, dans la crainte que l'incendie du comble ne compromît les reliques, les clefs étaient déposées entre les mains du premier président de la Chambre des comptes. On sait que l'édifice où siégeait ce corps illustre de magistrature financière se trouvait situé en face de la Sainte-Chapelle. Les meilleures relations de voisinage existaient entre les chanoines et les conseillers. La Chambre avait d'ailleurs mission de veiller d'une manière toute spéciale sur l'oratoire de saint Louis, comme faisant partie du domaine de la couronne. Nous lisons, dans un Mémoire manuscrit du dernier siècle, conservé aux archives de l'Empire, que, le lundi 29 mai 1690, à la suite d'une exposition solennelle autorisée par lettre de cachet, à l'occasion du jubilé, le

premier président, assisté de plusieurs présidents, maîtres des comptes et autres officiers, vint procéder au nettoiement des saintes reliques, qui furent retirées de la châsse pour cette opération, et qu'il emporta les clefs après avoir fait replacer le tout dans l'ordre accoutumé.

Avant la reconstruction de la partie orientale du Palais-de-Justice, sous le règne de Louis XVI, la Sainte-Chapelle était accompagnée, vers le nord-est, d'un petit édifice de la structure la plus élégante, divisé dans sa hauteur en trois parties qui servaient de sacristies pour la Chapelle basse et pour la Chapelle haute, et de chartrier. La sacristie haute possédait deux armoires remplies de reliquaires et d'objets d'art du plus grand prix. On mettait en première ligne la fameuse agate qui représente l'apothéose d'Auguste, et le buste, aussi en agate, de Valentinien III, qui surmontait le bâton du chantre. Ces deux chefs-d'œuvre de sculpture sont aujourd'hui au cabinet des antiques de la Bibliothèque impériale. Le Valentinien III avait été transformé en saint Louis, et l'Apothéose d'Auguste reçut longtemps les hommages des fidèles, sous le titre de Triomphe de Joseph. Le chanoine Morand, dans son *Histoire de la Sainte-Chapelle*, se complaît à énumérer les croix, les reliquaires, les statues d'argent doré, les vases sacrés qui furent décrits dans le dernier inventaire, dressé en 1784, par les commissaires de la Chambre des comptes. Nous ne pourrions reproduire ici ces longs et curieux détails qui occupent plus de vingt pages du livre de Morand. Nous nous contenterons d'indiquer le chef de saint Louis, dont nous avons déjà parlé; deux figures, en argent doré, de saint Louis d'Anjou, petit neveu du saint roi; un étui d'orfévrerie byzantine, dans lequel avait été apporté, de Constantinople, le morceau principal de la vraie Croix; un fragment de la tasse de saint Martin; la

discipline et une portion de la tunique de lin de saint Louis; deux olifants et une Vierge en ivoire. L'inventaire fait mention de plus de trente reliquaires de formes diverses, la plupart des treizième et quatorzième siècles. Le 12 mars 1791, un carrosse à huit chevaux transféra de Paris à Saint-Denis cinquante-cinq pièces du trésor de la Sainte-Chapelle, sous la garde d'un aumônier et d'un officier de la maison du roi. La couronne d'épines, la vraie croix, le fer de la lance furent ainsi provisoirement confiés aux Bénédictins, qui n'avaient pas encore quitté l'abbaye. Les reliques de la Sainte-Chapelle eurent le même sort que celles du trésor de Saint-Denis. Un cortége dérisoire les amena, en 1793, à la Convention; elles furent profanées ou dispersées, et leurs enveloppes métalliques passèrent dans les creusets de la Monnaie nationale. Rompue en trois parties, et déposée au cabinet des antiques, la Sainte-Couronne a été restituée, en 1804, à l'archevêque de Paris. Quelques manuscrits précieux du trésor de la Sainte-Chapelle se retrouvent à la Bibliothèque impériale. On remarque surtout un évangéliaire, dont la couverture en argent doré, du quatorzième siècle, représente, d'un côté, le Christ mourant sur la croix; et, de l'autre, sa résurrection. Le portrait authentique du roi Jean, conservé au musée des Souverains, provient aussi de la Sainte-Chapelle.

TRÉSOR DES CHARTES.

Le trésor des chartes, c'est-à-dire le dépôt des titres qui concernaient les tailles, les impôts, le revenu du domaine royal, les traités de paix, les droits et les intérêts de la couronne, occupait deux grandes salles superposées au-dessus de la sacristie haute. La première salle était voûtée et paraissait avoir primitivement servi de chapelle. Les ouvertures en étaient solidement grillées en barreaux de fer. Des armoires et des layettes, disposées contre les parois, renfermaient les chartes et registres; ces boiseries avaient été refaites par ordre du célèbre Fouquet, lorsqu'il remplissait les fonctions de procureur général au parlement de Paris, et d'après les dessins de l'architecte Girard. Des pilastres en formaient la décoration. La chambre supérieure, couverte d'un comble de charpente, était bordée de tiroirs, et ne contenait pas moins de titres que la première. On ignore à quelle époque les titres de la couronne furent réunis à la Sainte-Chapelle; on sait seulement

qu'ils y étaient déjà placés au quatorzième siècle. La charge de garde du trésor des chartes, longtemps exercée par des ecclésiastiques, par des magistrats ou par des officiers de la maison du roi, fut réunie, en 1582, à celle de procureur général au parlement de Paris. En 1615, lorsque Mathieu Molé confia le soin de dresser l'inventaire du trésor à Pierre Dupuy et à Théodore Godefroy, on y comptait trois cent cinquante layettes, deux cent soixante registres, cinquante-deux sacs, quarante-deux guichets et quinze coffres. L'inventaire, rédigé par ces deux savants, n'a pas moins de huit volumes in-folio manuscrits. Le bâtiment de la sacristie de la Sainte-Chapelle ayant été sacrifié à la symétrie de la nouvelle cour d'honneur du Palais-de-Justice, le trésor des chartes fut transporté à la chancellerie du Palais, en 1783. Aujourd'hui, on en trouve quelques pièces à la Bibliothèque impériale, et la majeure partie aux Archives générales de l'Empire.

DESCRIPTION DU MONUMENT

EXTÉRIEUR.

Nous n'avons pas oublié le déplorable état de la Sainte-Chapelle au moment où la restauration en fut entreprise. Ce précieux monument offrait alors l'aspect d'une ruine : depuis un demi-siècle on ne s'occupait même plus de l'entretenir. Nous voyons encore ses assises disjointes, ses meneaux rompus, les vides de ses verrières rajustés avec du plâtre, ses gargouilles brisées, ses clochetons découronnés, son comble dépouillé de la crête et de la flèche qui le surmontaient autrefois. La dévastation n'était pas moindre à l'intérieur. Sans respect pour les anges des archivoltes ni pour les feuillages des chapiteaux, on avait criblé les murs de clous et de crochets pour fixer les casiers des archives judiciaires. Toutes les parties de la décoration qui pouvaient être enlevées, consoles, dais, statues, fragments d'autels et d'arcatures, avaient été portées au Musée des monuments français. M. Duban, assisté de MM. Lassus et Viollet-le-Duc, prit courageusement pos-

session du chef-d'œuvre de Pierre de Montereau. Par ses soins, de 1837 à 1849, l'édifice fut entièrement consolidé, et l'architecture en fut restaurée avec le plus grand succès dans l'ensemble comme dans les détails. Satisfait d'avoir imprimé aux travaux une si habile direction, M. Duban, qui se trouvait en même temps chargé de l'achèvement de l'École des Beaux-Arts, de la restauration du château de Blois et de celle du vieux Louvre, se retira de la Sainte-Chapelle. L'honneur de le remplacer revenait de droit à M. Lassus, qui avait consacré ses meilleures années à l'étude de ce monument. Le rétablissement des vitraux, de la flèche et de la décoration presque tout entière de la Chapelle haute attestent le rare mérite du second architecte. La mort ne lui a pas laissé le temps d'achever son œuvre. M. Bœswillwald, inspecteur général des monuments historiques, a recueilli, en 1857, la succession de M. Lassus, et c'est lui, nous l'espérons bien, qui aura la gloire de mettre la dernière main à cette admirable restauration. Nous lui devons déjà l'achèvement de la Chapelle haute et son riche dallage, la restitution complète de la Chapelle basse et celle des deux grandes portes sculptées qui donnent accès dans les deux étages de l'édifice. Tout le mobilier en autels, boiseries, orfévrerie, reste à faire. M. Bœswillwald accomplira cette œuvre à la fois délicate et charmante, avec le même talent qu'il a déployé dans la restauration du chœur et du sanctuaire de la cathédrale de Bayonne.

Les proportions de la Sainte-Chapelle sont, aux yeux des artistes, d'une exquise harmonie. En voici l'indication :

Longueur hors d'œuvre.....	36^{m}	»
— dans œuvre.....	33	»

Largeur hors d'œuvre.....	17	»
— d'un mur à l'autre, à l'intérieur....	10	70
Élévation extérieure, du sol de la Chapelle basse à la pointe du pignon de la façade.....	42	50
Hauteur de la flèche, au-dessus du comble..	33	25
— de la voûte de la Chapelle basse, sous clef.....	6	60
— de la voûte de la Chapelle haute....	20	50

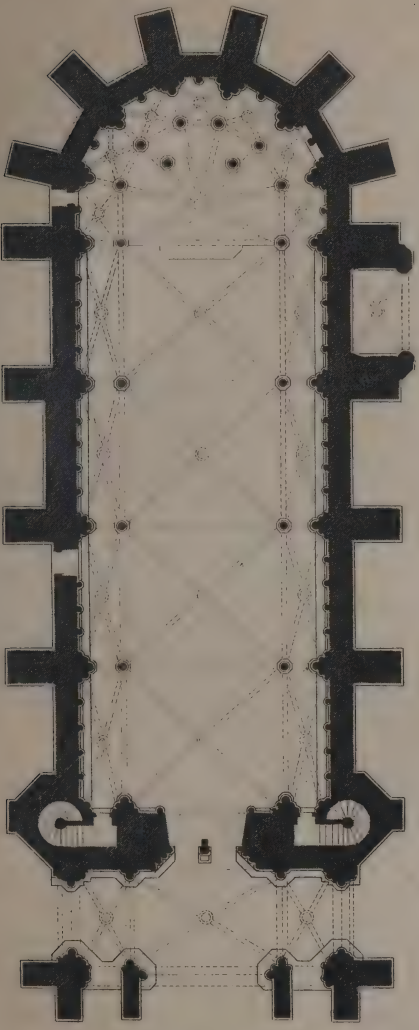
Dans son *Dictionnaire raisonné de l'architecture*, M. Viollet-le-Duc, juge irrécusable en pareille matière, s'étonne qu'une construction aussi remarquable que la Sainte-Chapelle par la multiplicité et la variété des détails, la pureté de l'exécution, la richesse de l'ornementation et la beauté des matériaux, ait pu être menée à perfection dans l'espace d'environ trois ans. « De la base au faîte, nous dit-il, l'édifice est entièrement construit en pierre dure de choix, connue sous le nom de liais cliquart; chaque assise est cramponnée par des agrafes de fer coulées en plomb; les tailles et la pose sont exécutées avec une précision rare; la sculpture en est composée et ciselée avec un soin particulier. Sur aucun point on ne peut constater ces négligences qui ne sont que trop souvent le résultat de la précipitation. » A la page 401 du tome II de l'ouvrage que nous venons de citer, on peut trouver la figure et l'explication du système de chaînage et d'agrafes employé par Pierre de Montereau à la Sainte-Chapelle. Ce moyen de consolidation, déjà en usage longtemps avant le treizième siècle, fut amélioré par l'architecte de saint Louis, et se rapproche ici du système des chaînages modernes.

La disposition de la Sainte-Chapelle était indiquée par celle de la demeure royale. Il fallait que le prince eût la facilité d'arriver de plain-pied de ses appartements à son

oratoire. Pierre de Montereau imagina de donner à l'édifice deux étages, dont l'un correspondait au rez-de-chaussée du palais pour l'usage du nombreux personnel attaché au service du roi, tandis que l'autre, élevé au niveau des grands appartements, était réservé au roi, à sa famille et aux principaux seigneurs de la cour. Entre ces deux parties, il n'existe aujourd'hui d'autre communication que les escaliers des deux tourelles qui accompagnent la façade, et qui ne sont pas assez larges pour que deux personnes y puissent passer de front. Un spacieux escalier de quarante-quatre marches montait autrefois extérieurement à la Sainte-Chapelle haute. Il avait été reconstruit plusieurs fois, et celui que nous avons vu en dernier lieu, façonné en style égyptien, datait seulement de 1811. Nous n'en regrettons pas la démolition; mais nous aurions désiré qu'il fût remplacé par une construction de meilleur goût. L'accès de la Sainte-Chapelle haute par l'intérieur du Palais-de-Justice nous semble insuffisant. Nous ne pouvons croire qu'à l'époque où l'exposition solennelle des Reliques attirait à la Sainte-Chapelle un immense concours de peuple, c'est-à-dire dès les premières années de son existence, il n'y eût pas un vaste perron ouvert aux processions du clergé et des fidèles.

Au premier aspect, on est surtout frappé du développement extraordinaire des baies qui éclairent l'étage supérieur. Les grandes fenêtres occupent tout l'intervalle des contreforts, et s'élèvent jusqu'au sommet des murs. Les points d'appui, dont le volume est habilement réduit au strict nécessaire, sont d'ailleurs si fermes sur leurs bases et si bien ajustés, qu'ils n'ont pas éprouvé la plus légère inflexion. Tout le poids des voûtes se trouve ainsi reporté sur les contreforts extérieurs, et les murs latéraux

PLAN DE LA Ste CHAPELLE



ÉGLISE BASSE

échelle de 3 millimètres pour mètre

Imp. Salmon.

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

ont pu, sans inconvénient pour la solidité du monument, se transformer en simples faisceaux de colonnes.

L'architecture de Pierre de Montereau n'a subi au dehors, depuis le règne de saint Louis, d'autres modifications que la construction d'un édicule attribué à Louis XI, et le rétablissement d'une partie de la façade à la fin du quinzième siècle. La Sainte-Chapelle est régulièrement orientée, suivant une ancienne coutume dont le moyen âge s'est rarement départi. Deux porches en avant-corps, ouverts sur trois côtés, par plusieurs arcs en ogive, précèdent l'entrée de la Chapelle basse comme celle de la Chapelle haute. Des colonnettes, surmontées de chapiteaux à crochets, en soutiennent les archivoltes. Leurs voûtes sont croisées de nervures. On peut remarquer ici, comme dans les autres parties de l'édifice, que les colonnettes d'une seule pièce ont été faites au tour, tandis que celles qui font partie intégrante de la construction et se composent de plusieurs assises, ont été taillées au ciseau.

La porte de la Chapelle basse, partagée en deux baies par un trumeau, est accompagnée de huit colonnes. Une statue de la Vierge-Mère s'adosse au trumeau. Les colonnes reposent sur un stylobate couvert de losanges gaonnés, où les fleurs de lis de France alternent avec les ours de Castille. La plupart des monuments de cette époque présentent ainsi réunies les armoiries de saint Louis et celles de la reine Blanche sa mère. Le couronnement de la Vierge est sculpté dans le tympan. Marie est assise auprès de son Fils qui la bénit; un ange lui met la couronne sur la tête; deux autres anges s'agenouillent tenant des chandeliers. Toute l'imagerie de cette porte a été refaite par M. Geoffroy-Dechaume. L'ancienne statue du trumeau passait pour miraculeuse; on prétendait que, vers 1304, tandis que Jean Duns Scot, théologien célèbre

de l'Université de Paris, priait à ses pieds, elle avait penché la tête pour donner un signe d'approbation à l'opinion enseignée par ce docteur sur l'Immaculée-Conception, et que, depuis, elle avait gardé la même posture.

La porte de la Chapelle haute, plus grande et plus riche que celle de la Chapelle basse, est d'ailleurs disposée de la même manière. La sculpture en avait été, non pas seulement mutilée, mais enlevée au ciseau. M. Geoffroy Dechaume vient aussi de la rétablir. Il reste encore à poser en ce moment le Christ du trumeau, et à sculpter les bas-reliefs du stylobate. Les ébrasures sont décorées de huit colonnes, comme celles de la porte inférieure; il y a de plus ici des cordons de fleurs et de feuillages entre les fûts. La Résurrection générale est figurée sur un large linteau. Les anges sonnent de la trompette et les morts sortent en foule de leurs sépulcres. Au-dessus, dans le tympan, le Christ siége pour juger le monde. La Vierge à sa droite, saint Jean l'Évangéliste à sa gauche, c'est-à-dire ceux qu'il a le plus aimés sur la terre, intercèdent à genoux en faveur des hommes. Deux anges tiennent les insignes de la Passion, la lance et la couronne, les clous et la croix. La voussure se divise en trois cordons, entièrement sculptés de groupes ou de figures isolées. On en compte treize au premier, quinze au second, seize au troisième. Ces figures complètent la scène du Jugement universel. Abraham reçoit dans son sein les âmes élues représentées par de petits personnages nus. Seize anges conduisent des âmes au Ciel, apportent des couronnes, tiennent des navettes et des encensoirs. Les élus forment deux groupes; trois autres mettent en action les tourments de l'Enfer, les angoisses des réprouvés et la fureur de leurs bourreaux. Dix martyrs montrent les instruments de leurs souffrances deve-

nus leurs titres de gloire. Enfin, les douze Apôtres sont assis autour de leur Maître, en accomplissement de cette parole : *Vous jugerez avec moi les tribus d'Israël.* M. Geoffroy-Dechaume s'est heureusement inspiré des sculptures qui existent encore à la grande porte de Notre-Dame et à celle de Saint-Germain-l'Auxerrois. Les plus habiles imagiers du treizième siècle ne désavoueraient certainement pas cette œuvre si bien conçue et si finiment exécutée. La restitution du bas-relief de la Résurrection des Morts est une merveille de patience et d'adresse. A peine en pouvait-on retrouver sur le linteau ancien quelques traces, à peu près invisibles pour d'autres yeux que ceux d'un artiste. Le ciseau des iconoclastes a servi en quelque sorte de guide. M. Geoffroy-Dechaume a suivi tous les contours le crayon à la main; il a su mettre à profit les moindres inégalités de la pierre, les indices les plus fugitifs, et nous, qui l'avons vu à l'œuvre, nous pouvons attester qu'il est parvenu à faire revivre la composition tout entière de son devancier.

Les bas-reliefs du stylobate, au nombre de vingt, étaient encadrés de quatre-feuilles, accompagnés de petites figures d'hommes et d'animaux, comme ceux de la porte du croisillon méridional à Notre-Dame de Paris. Les auteurs, qui ont écrit anciennement sur le portail de la Sainte-Chapelle, nous apprennent qu'on y voyait des Prophètes, entre autres Jonas. Nous savons aussi que le dais, qui abritait le Christ du trumeau, se trouvait surmonté d'un Saint Michel, placé ainsi en avant de la Résurrection générale, et présidant à la pesée des âmes. Les vantaux en boiserie de cette porte se sont conservés jusqu'à nos jours; ils ne pourront être remis en place, mais on en reproduira exactement la décoration qui, pour chacun, consistait en un arc ogival avec crossettes et fleuron.

Le portail de la Chapelle haute fut jadis célèbre parmi les hermétistes et les chercheurs du grand œuvre. Les gestes, les attitudes de tous les personnages des voussures et du tympan ont été interprétés de la manière la plus singulière dans les traités de sciences occultes.

Deux rangs de balustrades trilobées environnent et surmontent le porche supérieur. Plus haut, s'ouvre une grande rose circulaire, découpée en nombreux compartiments de style flamboyant de la fin du quinzième siècle. C'est au même style qu'appartiennent la balustrade à jour qui se voit au pied du pignon, et les deux clochetons qui surmontent les contreforts polygones des angles de la façade. Ces contreforts, évidés à l'intérieur, contiennent les escaliers à vis par lesquels on arrive jusqu'au comble. Les clochetons sont cerclés, à leur pointe, d'une couronne royale et d'une couronne d'épines, la première abaissée sous la seconde. Le pignon est percé d'une rose, bordé de crossettes, et terminé par un fleuron. Les portions de la façade, qu'il a fallu refaire à la fin du quinzième siècle, paraissent dater du règne de Charles VIII. La lettre, couronnée par des anges au milieu des fleurs de lis de la balustrade, semble bien être en effet l'initiale du nom latin de ce prince, *Karolus*. Les Annales de la Sainte-Chapelle ne fournissent, nous devons le reconnaître, aucun renseignement, ni sur l'époque ni sur les circonstances de cette importante réparation. La balustrade ayant dû être renouvelée en partie, les fragments originaux ont été déposés au musée de Cluny.

Le plan de l'édifice décrit un parallélogramme terminé, vers l'Orient, par une abside polygone. L'architecture du pourtour est simple; c'est à la justesse de ses proportions qu'elle doit son élégance. Quelques cordons de feuillages en font tout l'ornement. Un premier rang de

baies éclaire la Chapelle basse. Sur les côtés de la nef de cette chapelle, les travées étant beaucoup plus larges que hautes, des fenêtres, disposées suivant le système ordinaire, n'auraient pas produit un effet satisfaisant. L'architecte a pris le parti d'ouvrir entièrement la partie supérieure de ses arcs formerets, en la garnissant de meneaux. De cette manière, le jour arrive plus abondant et l'ensemble de la structure y gagne en légèreté. Au chevet, où les travées reprennent la proportion habituelle, les fenêtres sont à deux divisions avec un œil de bœuf au tympan. Les contreforts, partagés en plusieurs étages par des larmiers, montent hardiment jusqu'à la corniche ; ils sont surmontés de clochetons, et accostés de longues gargouilles en forme d'animaux qui rejettent loin des murs les eaux pluviales. Nous avons déjà indiqué la dimension exceptionnelle des fenêtres de la Chapelle haute. Tandis que la partie inférieure du monument offre une base robuste et solide, la partie supérieure, toute découpée à jour, présente l'aspect le plus svelte et le plus aérien. Les fenêtres de la nef se divisent en deux baies principales qui en comprennent chacune deux autres ; des roses sont percées dans les tympans. Au chevet, les travées deviennent plus étroites, et les fenêtres n'ont plus que deux ogives au lieu de quatre. Des frontons triangulaires feuillagés abritent les grandes baies. N'oublions pas de mentionner l'armature de fer où sont enchâssés les vitraux ; on a su donner aux innombrables compartiments qui la composent un caractère vraiment monumental. Ainsi, sous une habile direction, il n'y a pas de détail qui ne doive concourir à la beauté de l'ensemble. Une balustrade, formée d'une série d'ogives trilobées, avec trèfles entre les archivoltes, borde la terrasse au-dessus de la corniche.

La couverture du comble consiste en grandes feuilles de plomb. Il a fallu refaire toute la charpente intérieure qui ne datait que de 1630, mais qui avait eu beaucoup à souffrir du défaut d'entretien. L'année 1853 a vu relever enfin, au bout de soixante-deux ans, cette flèche charmante, complément indispensable de la Sainte-Chapelle, dont l'absence laissait, au centre de Paris, la plus fâcheuse lacune.

Plusieures flèches ont précédé, au sommet de la Sainte-Chapelle, celle que Lassus a si heureusement dessinée. Une première aiguille fut sans doute érigée par Pierre de Montereau. C'était probablement celle-là qui tombait de vétusté, du temps de Charles VI, et que le charpentier Robert Fouchier remplaça par une flèche nouvelle. La seconde fut consumée par l'incendie du 26 juillet 1630. Louis XIII en fit construire une troisième en style ogival, tel qu'on le savait étudier au dix-septième siècle. Au moment de sa destruction, en 1791, elle contenait cinq cloches fondues en 1738, qui avaient eu pour parrains le roi, le Dauphin, le duc d'Orléans, le duc de Chartres et le premier Président de la Chambre des comptes.

La flèche de Lassus appartient par sa forme et par son ornementation, au style du quinzième siècle. Elle a été entièrement exécutée en bois et revêtue de plomberies historiées. Trois étages octogones en portent l'aiguille. A l'étage inférieur, les statues colossales des douze Apôtres s'ajustent sous une arcature. Saint Thomas, dont l'attribut est une équerre en souvenir de l'église qu'il édifia pour un roi indien, a reçu les traits de Lassus, comme le constate une inscription. Nous avons pu voir de près cette statue à l'Exposition universelle de 1855 ; la ressemblance est frappante. Des clochetons se relient par des arcs-boutants ajourés à l'étage intermédiaire, dont les baies

ogivales sont décorées de feuillages et de fleurons. L'étage supérieur, ouvert par huit ogives à meneaux, porte, sur les pointes de ses pignons, des anges qui exposent à tous les regards les instruments de la Passion. L'aiguille est toute resplendissante de fleurs de lis d'or. Le comble a repris sa crête découpée. Des baguettes dorées recouvrent les joints des feuilles de plomb. Sur la pointe de la croupe de l'abside, un ange de même métal, d'une taille surhumaine, tient une croix processionnelle; on avait songé à introduire dans le poinçon, qui lui sert de support, un mécanisme au moyen duquel l'ange, tournant sur un pivot, dans l'espace de vingt-quatre heures, aurait présenté successivement le signe du salut à tous les points de l'horizon.

Les statues des Apôtres sont des portraits; il se trouve aussi, sur différentes parties du comble et de la flèche, des mascarons qui reproduisent les traits de plusieurs artistes et même des principaux ouvriers employés à la restauration du monument. M. Bellu a construit la charpente; M. Geoffroy-Dechaume a modelé toutes les figures; l'ornementation est l'œuvre de M. Pyanet; la plomberie, celle de MM. Durand frères.

Nous avons déjà fait mention de l'intéressant édifice qui contenait les sacristies et le trésor des Chartes. On peut voir, à la Sainte-Chapelle de Vincennes, une construction du même genre, mais de proportions moins considérables, pareillement destinée à servir de sacristie pour le clergé, et de salle d'archives pour l'ordre de Saint-Michel. De l'édifice parisien, il ne reste plus qu'un bâtiment très-peu important, du style le plus simple, qui le rattachait à la cinquième travée de la Chapelle, du côté du nord. On y a ménagé deux salles superposées, à peine suffisantes pour le célébrant et ses acolytes.

L'oratoire, élevé par Louis XI, entre les deux contre-forts de la quatrième travée au sud, se distingue facilement par son style des constructions du treizième siècle. La maigreur de ses profils ressort d'autant mieux que les moulures et les corniches voisines sont plus vigoureuses. Il est décoré de niches, de consoles à personnages, et d'une balustrade. Sa hauteur ne dépasse pas la tablette nférieure des grandes fenêtres. Cette adjonction n'apporte donc aucun trouble à l'harmonie de l'ensemble.

On s'occupe, en ce moment même, de terminer un fossé, bordé d'une grille, qui remet à découvert les soubassements disparus sous l'exhaussement du sol environnant. Mais si, d'un côté, rien n'a été négligé, pour rendre au monument toute sa beauté, il semblerait que, de l'autre, on se soit étudié à le priver d'air et de lumière. Le dix-huitième siècle et le dix-neuvième se sont-ils donc entendus pour arriver à ce résultat déplorable ? Au nord, il n'existe entre la Sainte-Chapelle et le Palais-de-Justice qu'un passage tellement étroit que le jour ne parvient plus aux verrières de l'étage inférieur. Autour de l'abside, on a laissé tout juste l'espace nécessaire à la circulation. A l'occident, peu s'en faut que des masures du plus triste aspect n'embarrassent les abords du porche. Rien n'aurait été plus facile, nous le pensons, il y a quelques années, que de dégager complétement le flanc méridional, et d'ouvrir une large tranchée jusqu'au quai. On a préféré mettre la Sainte-Chapelle en prison, au moyen d'une construction gigantesque affectée au service de la Police correctionnelle. François 1^er^ était mieux inspiré quand il ordonnait, en 1526, la suppression des échoppes et maisons qui pouvaient nuire à la décoration du Palais et de la Sainte-Chapelle.

INTÉRIEUR DU MONUMENT.

Chapelle basse. Le peu d'élévation de l'étage inférieur et la largeur de l'espace qu'il s'agissait de couvrir d'une voûte en pierre, constituaient une difficulté à résoudre. En adoptant le système d'une nef unique, on se trouvait conduit à faire descendre à peu près jusqu'au sol les naissances des arcs. Pierre de Montereau a pris un meilleur parti en disposant dans tout le pourtour une colonnade libre, qui divise l'espace en trois, et qui réduit la dimension de l'étendue à franchir, tout en conservant à la nef médiane sa prééminence bien marquée sur les deux galeries collatérales. Les colonnes monostyles sont au nombre de quatorze, couronnées de riches chapiteaux à feuillages variés. De petits arcs-boutants, travaillés à jour, rattachent ces colonnes aux murs et les maintiennent dans la ligne verticale. Quatre grandes travées rectangulaires précèdent le chevet, qui en présente sept autres dans son développement complet. Les voûtes, partout de hauteur égale, sont croisées de nervures et coupées par des arcs doubleaux. Les clefs, ornées de rosaces, sont sculptées en bois et boulonnées dans la maçonnerie. Des faisceaux de colonnettes engagées partagent avec les colonnes libres les fonctions de points d'appui. L'épaisseur des voûtes n'excède pas, on l'assure, 25 centimètres. Deux colonnes, sans chapiteaux, ont été placées dans le rond-point, à l'époque où fut construite la tribune absidale de la Chapelle haute; elles percent la voûte pour en aller soutenir la charge.

Une arcature en ogive trilobée forme la décoration des parois. Douze médaillons, représentant les apôtres, y tiennent lieu de croix de consécration. Ces sculptures, qui

n'existaient plus qu'à l'état de fragments, ont été nouvellement restituées. Le Saint Pierre seul s'était à peu près conservé. Des cabochons et des verroteries, d'un brillant effet, sont incrustés dans leurs encadrements.

A l'époque de la construction de la chapelle latérale du quinzième siècle, qui portait le titre de chapelle du Cimetière, on avait laissé subsister l'ancienne arcature, dans une des baies de laquelle fut alors ouverte une petite entrée. Mais, en 1691, afin de rendre plus facile l'accès de la chapelle, les chanoines firent supprimer toute l'arcature de cette travée, et la remplacèrent par une grille de fer. Cette interruption détruisait, d'une manière fâcheuse, la symétrie de l'architecture. L'ordonnance primitive est aujourd'hui rétablie; mais aussi la chapelle, qui contenait jadis un autel, n'est plus qu'un hors-d'œuvre sans communication avec l'intérieur. Le mur, qui la fermait vers le dehors, a été démoli; on peut en voir, de ce côté, la voûte qui est sculptée avec une certaine délicatesse. Une petite porte, murée à la fin du dix-septième siècle, conduisait jadis de cette chapelle dans une partie de la cour qui servait de cimetière.

La décoration peinte, qui recouvrait les parois et les voûtes de la Chapelle basse, s'était peu à peu effacée; elle reparaît maintenant plus éclatante que jamais. On a retrouvé sous des couches réitérées de badigeon les éléments principaux d'une restauration complète. Une portion en avait été refaite, à la voûte médiane de la quatrième travée, dans la première moitié du dix-septième siècle, et Martin Fréminet, le peintre de Henri IV et de Louis XIII, passait pour en être l'auteur. De grands écussons aux armes de France et de Navarre s'y détachaient sur un fond fleurdelisé; de petits anges nus, d'un aspect assez peu chrétien, y voltigeaient

portant les insignes de la Passion et ceux de la Royauté. Etrangère par son style à celui de l'ornementation générale, cette peinture, fort endommagée d'ailleurs, a dû être sacrifiée. La chute du badigeon a, par bonheur, rendu en même temps à la lumière une page bien autrement précieuse de la peinture française au treizième siècle, dont la conservation est désormais assurée. La présence de la sacristie n'ayant pas permis d'ouvrir de fenêtre à la première travée de l'abside au nord, on y avait suppléé, dès l'origine, autant que possible, en faisant peindre sur le mur un sujet qui se reliait à l'ensemble des vitraux. Cette peinture, dont le coloris seul s'est altéré, mais dont le trait subsiste tout entier, représente l'Annonciation ; elle réunit au mérite d'une œuvre remarquable le double avantage d'indiquer le choix et la proportion des personnages autrefois placés dans les verrières absidales.

Le chanoine Morand nous apprend que, dans le cours des travaux entrepris en 1691, on ôta des fenêtres les anciens vitraux, ainsi que les compartiments de pierre qui en diminuaient le jour, et qu'on y mit du verre blanc. C'est ce qui arriva dans bien d'autres églises à la même époque. Après une longue période d'environ cent soixante-dix ans, nous avons vu rétablir et les compartiments de pierre et les vitres de couleur. Les nouvelles verrières ont été dessinées par M. Steinheil. Des grisailles, semées de tours et de fleurs de lis, remplissent les huit baies des quatre premières travées. Dans le compartiment central de chaque baie figure une des scènes de l'histoire de la Vierge qui ont précédé l'Annonciation. Aux sept travées de l'abside, à la suite de la peinture dont nous venons de parler, la Visitation, l'Adoration des Mages, la Présentation de Jésus au temple, aboutissent au couronnement de Marie par son Fils. Dans les tympans, des

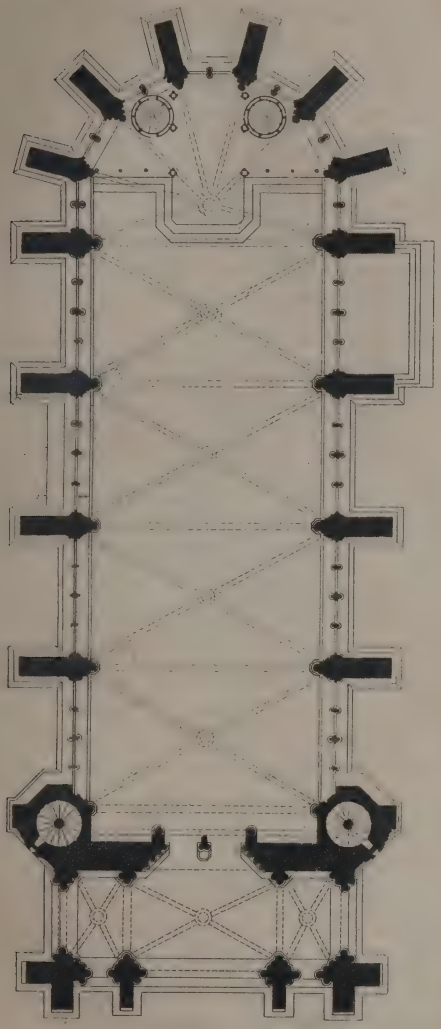
personnages de l'Ancien Testament déroulent des textes prophétiques.

De riches tapisseries sont peintes sur les fonds de l'arcature. Les colonnes ressortent, les unes en or avec galons en spirale, d'autres en rouge avec les tours castillanes, d'autres en azur avec les fleurs de lis françaises. La voûte entière est semée de France; une bordure rouge, brochée d'or, en accuse les divisions. Le feuillage des clefs est rehaussé d'or. Une pieuse histoire était peinte entre les colonnettes des trois travées extrêmes de l'abside ; les sujets paraissent y avoir été disposés sur deux rangs; mais il en reste si peu de chose, qu'il serait bien difficile de dire à quelle légende ils appartiennent.

Le pavé de la Chapelle basse se compose de dalles funéraires, d'autant plus dignes d'intérêt qu'elles sont aujourd'hui les seules qui existent à Paris. Toutes celles qui se trouvaient dans les autres églises de la ville ont été supprimées, ou sont tellement oblitérées aujourd'hui qu'on n'en distingue plus ni le dessin ni les inscriptions. Nous renvoyons à la fin de cette Notice l'indication détaillée des tombes, pour ne pas interrompre trop longtemps la suite de la description de l'édifice.

Sept autels s'élevaient autrefois dans la Chapelle basse, quatre sur les côtés de la nef, un dans la chapelle du Cimetière, et deux en l'abside. C'était là que s'exerçaient les fonctions curiales pour le clergé de la Sainte-Chapelle et pour quelques officiers du service du palais. Le curé de la paroisse de Saint-Barthélemy, qui confinait au Palais, d'un autre côté, disputait au trésorier de la Sainte-Chapelle la juridiction spirituelle sur le premier président du Parlement et sur la Chambre des comptes. Il existait un font baptismal dans la Chapelle basse. Boileau dont le

PLAN DE LA Ste CHAPELLE



ÉGLISE HAUTE

Échelle de 3 millimètres pour mètre

Imp. Salmon

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

père avait une maison dans la cour du Palais, y fut présenté en 1636.

Chapelle haute. La Chapelle haute est une de ces œuvres accomplies qu'on ne se lasse pas d'admirer. Chaque fois qu'il nous arrive de la revoir, nous éprouvons le même charme que si nous y entrions pour la première fois. Tout concourt ici à enchanter les yeux, à émouvoir l'âme, à toucher le cœur. Paré de tous les prestiges de l'art, illustré par les souvenirs des âges héroïques de la France, l'oratoire de saint Louis n'est-il pas l'expression la plus poétique de la foi et de la grandeur de nos pères ? Les gouvernements qui, à travers les orages politiques, ont persévéré dans la noble tâche de sauver de la ruine un pareil monument, ont bien mérité de l'art, de la patrie et de la postérité.

Nous avons indiqué le plan général de l'édifice. La Chapelle haute ne comporte pas de division intérieure, et le vaisseau se développe librement dans toute son étendue. Quatre immenses baies ogivales s'ouvrent de chaque côté du parallélogramme; sept travées plus étroites rayonnent au chevet. Pour soutenir les voûtes, des faisceaux à trois colonnes dans la première partie, des colonnes monotyles au rond-point, montent d'un seul jet jusqu'aux retombées. Tous ces points d'appui, finement profilés, ne produisent sur les murs qu'une légère saillie. Les chapiteaux sont feuillagés. Des nervures cylindriques se croisent à chaque travée de la nef, et des cordons de même forme composent les archivoltes des arcs-doubleaux. Les nervures de l'abside, au nombre de huit, se réunissent autour d'un centre commun. Des mascarons accompagnent les clefs et des feuillages s'y arrondissent en rosaces.

En décrivant l'architecture extérieure, nous avons fait ressortir les dimensions exceptionnelles des fenêtres; nous

en avons énuméré les divisions et les tympans. A l'intérieur, il semble que les parois du monument ne soient plus formées que d'une mosaïque translucide. Des vitraux peints, dont le détail trouvera plus loin sa place, garnissent tous les compartiments des baies. Lorsque le soleil illumine le côté méridional, c'est un spectacle d'une splendeur incomparable. Les verriers du treizième siècle ont ici fait preuve d'une entente merveilleuse de l'emploi des couleurs.

Un banc continu fait le tour de la chapelle, et sert de base à une arcature qui s'élève jusqu'au point où s'ouvrent les grandes baies. Les ogives géminées de cette arcature reposent sur des colonnettes d'un galbe très-élégant. Les chapiteaux sont d'une étonnante variété. La flore française en a fourni tous les motifs; les sculpteurs ont choisi de préférence les feuillages les plus tailladés comme le houx, le chêne, le fraisier. Les quatre-feuilles, ajustés dans les tympans, offrent un système de décoration aussi rare que brillant. Des scènes de martyres y sont figurées. Le peintre a dessiné ses personnages sur la pierre, et des incrustations de plaques de verre, azuré ou rehaussé de rinceaux d'or, en suivent les contours. Les poses, les gestes, les accessoires se trouvaient de cette manière nettement accusés. Aussi, quelle que fût la dégradation de la peinture, M. Steinheil est-il parvenu à reconstituer les sujets anciens avec une complète certitude. Les noms des saints personnages se lisaient autrefois sur les bordures en caractères du treizième siècle tracés en noir. La liste en avait été soigneusement relevée, elle s'est égarée par malheur. Nous craindrions de commettre plus d'une erreur en cherchant à y suppléer, et nous nous contenterons de signaler quelques sujets sur lesquels il ne peut exister de doute. Les quatre-feuilles, disposés dans tout le pourtour de la chapelle, sont au nombre de quarante-deux.

Il s'en trouvait deux de plus à la travée du fond de l'abside; la construction de la tribune en a causé la suppression, il y a aujourd'hui tout près de six cents ans. Vingt sujets sont maintenant restaurés. On reconnaît facilement au nord, saint Sébastien, tué à coups de flèches; saint Hippolyte, tiré à trois chevaux; saint Jean-Baptiste, décollé; saint Thomas de Cantorbéry, à genoux devant l'autel, tandis que trois chevaliers, en cottes de mailles, s'apprêtent à l'assassiner; sainte Marguerite sortant du dragon qui l'avait engloutie, pour subir le martyre; saint Denis, l'apôtre des Parisiens, sous le glaive du bourreau, avec ses deux compagnons, le prêtre Rustique et le diacre Eleuthère; au sud, saint Blaise, déchiré avec des peignes de fer; saint Laurent sur son gril; le pape saint Clément, précipité dans la mer avec une ancre au cou; saint Étienne, le premier martyr, lapidé; saint Quentin entre deux bourreaux qui lui enfoncent à coups de marteau des coins de fer dans les épaules.

Un buffet d'orgues, adapté, dans le siècle dernier, au mur occidental, avait défiguré tout ce côté de la nef. L'arcature seule avait survécu. L'orgue fut transféré, en 1791, à Saint-Germain-l'Auxerrois, et tout l'espace, compris entre l'arcature et la balustrade placée en avant de la rose, demeura dénudé. Lassus a été heureusement inspiré dans la restauration qu'il en a opérée. Trois grandes ogives s'y élèvent soutenues par des colonnes, et accompagnées de feuillages de la plus riche composition. L'ogive médiane forme l'encadrement de la porte d'entrée. Des peintures du meilleur style, exécutées par M. Steinheil, occupent les fonds des arcs. Au-dessus de la porte, un Christ, plein d'une majestueuse gravité, assis sur un trône et adoré par quatre anges, bénit le peuple fidèle. Autour de l'arc et sur le linteau, d'autres anges prient et balancent des encen-

soirs. A la gauche du Christ, les trois Sacrifices de l'ancienne Loi, dont il est fait mention dans le canon de la messe, sont représentés comme emblèmes du sacrifice eucharistique : Abel offrant l'agneau, Abraham près d'immoler son fils, Melchisédech portant le pain et le vin. Les symboles du sacrifice de la croix sont placés à la droite du Sauveur : l'immolation de l'agneau pascal, les maisons des Hébreux marquées de son sang, l'élévation du serpent d'airain dans le désert. Aux côtés de l'arc central, les deux grands prophètes, Isaïe et Jérémie, annoncent le mystère de la Rédemption.

Entre les archivoltes des ogives de l'arcature sont sculptés des anges qui, de leurs mains étendues, semblent poser des couronnes sur les martyrs dont nous avons vu les glorieux combats retracés dans les quatre-feuilles. Un peu plus haut, se développe une corniche feuillagée. A la troisième travée de la nef, au nord comme au sud, l'arcature pénètre dans l'épaisseur de la muraille pour former une place privilégiée. Suivant la tradition, le roi avait son siége et son prie-Dieu du côté de l'Evangile, c'est-à-dire à main gauche, et la reine, du côté de l'Epître. Un arceau presque cintré abrite chacune de ces deux places; sur les deux archivoltes, un Christ bénissant reçoit les hommages des esprits célestes.

A la quatrième travée, au sud, la chapelle de Saint-Louis, disposée au-dessus de celle du Cimetière, ne communique avec la nef que par une baie étroite. Une ouverture, percée obliquement à travers le mur et garnie d'un grillage de fer, permettait de voir de l'intérieur de cet oratoire ce qui se passait au maître-autel. On croit que Louis XI est venu assister ainsi plus d'une fois au service divin. Cette chapelle, fort basse, fort petite, ne possède aucun ornement; elle contenait jadis un autel, qui avait

pour retable une peinture représentant l'intérieur de la grande châsse avec toutes les reliques rangées dans leur ordre accoutumé, et Saint Louis en prières devant elles. Le saint roi était encore figuré au vitrail, à genoux devant une croix entrelacée d'une couronne d'épines.

Un des actes les plus importants du cérémonial de la consécration d'une église consiste dans l'apposition des croix que le prélat officiant trace, au nombre de douze, sur les murs ou sur les piliers principaux de l'édifice. Nous avons vu, à Notre-Dame de Paris, en 1864, les gradins disposés contre les colonnes de la nef et de l'abside pour l'accomplissement de ce rite. Dans quelques églises, comme à Saint-Denis, on prétendait que les croix de consécration avaient été tracées de la main de Jésus-Christ lui-même ; ailleurs, on les regardait comme l'œuvre des anges. Ce fut une grande pensée, dont le treizième siècle paraît avoir le mérite, de faire porter ces croix par les apôtres qui sont les colonnes spirituelles de l'Église du Christ. On en cite d'assez nombreux exemples, notamment à la cathédrale de Troyes, et à Paris, dans cette élégante chapelle de l'ancien collége de Beauvais, que les Dominicains viennent de sauver de la ruine. La plupart du temps, des médaillons sculptés ou peints, contenant des croix simples ou historiées, étaient fixés aux endroits mêmes où la main du pontife avait appliqué les onctions mystérieuses, pour conserver à jamais la mémoire d'une solennité dont l'anniversaire se célébrait religieusement, avec concessions d'indulgences en faveur des assistants. A la Sainte-Chapelle, les douze croix sont portées par de magnifiques statues d'Apôtres plus grandes que nature, posées chacune sur une console feuillagée et sous un dais à tourelles, avec incrustations de verres de couleur. Les croix ont la forme de monstrances ; elles s'ajustent sur un

disque muni de son pied, qui pourrait être exposé comme un reliquaire. Les consoles s'engagent dans les colonnes latérales, à la hauteur de la corniche qui surmonte l'arcature. Les statues sont sculptées en pierre de liais ; leurs vêtements, couverts d'or, de couleur et d'incrustations, imitent les étoffes des plus riches tissus, rehaussées de galons et de pierreries. Le moyen âge n'a jamais produit de figures d'un caractère plus noble, de draperies plus savamment traitées, de poses mieux étudiées. Au siècle dernier, quelle que fût l'afféterie à la mode, on ne les admirait pas moins qu'aujourd'hui ; seulement, on ne pouvait se résoudre, ainsi que nous en trouvons la preuve chez l'historien de la Sainte-Chapelle, à les attribuer à une époque qu'on s'était habitué à flétrir du nom de barbare.

Le costume des Apôtres se compose ici, suivant l'usage ordinaire, d'une tunique et d'un manteau. Tous ont le visage barbu, à l'exception de saint Jean. Leurs pieds sont nus, conformément aux traditions de l'iconographie chrétienne. Saint Pierre se fait reconnaître à sa longue croix et à ses deux grandes clefs. Un Saint Paul moderne tient une énorme épée. Les autres ne paraissent pas avoir jamais eu d'attributs particuliers. La plupart tiennent un bâton de leur main restée libre, peut-être en souvenir de la recommandation que leur adressa le Christ, en leur confiant la mission évangélique, de s'en aller un bâton à la main, ne portant avec eux ni bourse ni argent.

Le rang, assigné aux représentations des Apôtres, se détermine le plus souvent par celui qu'ils occupent dans le canon de la messe. Lorsqu'ils doivent accompagner le Christ, on place saint Pierre, le premier à la droite, saint Paul, le premier à la gauche, saint André, le troisième nommé dans le canon, à côté de saint Pierre, saint Jacques le Majeur, qui vient le quatrième, à côté de saint

Paul, et ainsi de suite jusqu'au dernier. A la Sainte-Chapelle, on a supposé le Christ au fond de l'abside, saint Pierre tient le premier rang à sa droite, et saint Paul la même place à gauche. Les autres n'ayant pas d'insignes, on les a classés sans observer d'ordre particulier.

Après la clôture de la Sainte-Chapelle, les Apôtres, descendus de leurs consoles, furent transportés au Musée des monuments français, où ils servirent longtemps de décoration principale à la salle du quatorzième siècle. Les ouvriers, chargés de les déposer, brisèrent deux figures dont les débris informes se sont retrouvés sous le dallage vers 1837. Le Musée des monuments français ayant été supprimé, les dix statues de la Sainte-Chapelle furent dispersées. Nous en avons vu longtemps plusieurs, saint Pierre entre autres, dans les chantiers de l'église de Saint-Denis. Un des plus beaux, le quatrième au nord, fut donné à l'église de Créteil, près Paris, où il fut honoré sous le nom de saint Louis. Les missionnaires de France en obtinrent quatre pour leur calvaire monumental, du Mont-Valérien, qui a fait place depuis à une citadelle. Elles étaient parfaitement conservées, et la coloration ancienne n'en avait pas disparu. Pendant quelque temps, elles demeurèrent posées sur des piédestaux à l'entrée de deux chapelles consacrées aux dernières stations du Chemin de la Croix; mais en 1830, une troupe de ces gens sans aveu, que tous les partis repoussent, saccagea le Calvaire et brisa les quatre Apôtres. Plus tard, on ne retrouva plus que des tronçons de ces précieuses statues enfouis sous un monceau de fragments de croix et de sculptures. On en peut voir les restes dans le jardin du musée de Cluny.

Pour compléter la série des Apôtres, il a donc été nécessaire de refaire entièrement six statues. Il a fallu aussi en

restaurer deux autres. Les artistes qui les ont sculptées, se sont servis des moindres débris des figures originales, afin de reproduire, autant que possible, ce qui existait autrefois. Des anciennes statues, quatre seulement sont demeurées intactes : elles occupent les quatrième et cinquième rangs de chaque côté de la nef, à partir de la porte d'entrée. La première et la troisième, au nord, sont l'œuvre de M. Geoffroy-Dechaume et de M. Perrey. On doit à M. Delarue les deux premières au sud, et à M. Perrey la troisième, ainsi que le Saint Paul. M. Pascal a restauré la majeure partie de la seconde au nord, et M. Perrey a donné une tête neuve à saint Pierre. Nous n'avons pas cru trahir un secret, en mettant les visiteurs à même d'apprécier le talent dont les auteurs des statues nouvelles ont fait preuve, en luttant sans désavantage avec des chefs-d'œuvre.

Le dallage historié qui recouvre le sol et qui offre l'aspect du plus somptueux tapis, a été dessiné par MM. Bœswillwald et Steinheil : il se compose de tables de pierre dure, gravées en creux, où sont incrustés des mastics de différentes couleurs. De larges bandes le divisent en plusieurs compartiments carrés. Des rinceaux feuillagés courent sur ces bandes et s'enlacent autour de quatre-feuilles, de cercles, de losanges, qui encadrent des emblèmes héraldiques, des oiseaux et des quadrupèdes. Les figures d'animaux, surtout, se distinguent par la justesse de la pose et par la vérité du mouvement. Aux abords de l'abside, sont représentés, d'un côté, les quatre Fleuves du Paradis terrestre, symboles de la grâce divine, et de l'autre, l'Église, assise une coupe à la main, près d'un rocher, d'où jaillissent, sous forme de sources, les sept Sacrements pour la régénération de l'humanité.

L'ancien maître-autel a disparu depuis longtemps.

Jusqu'ici on s'est contenté d'un autel provisoire pour les rares cérémonies célébrées à la Sainte-Chapelle ; mais bientôt un autel définitif reprendra la place qui lui appartient au centre de l'abside.

Une arcature ogivale du style le plus fin et le plus élégant, traverse toute l'abside, en arrière de la place réservée à l'autel. Sa disposition est à peu près semblable à celle des anciens jubés ; mais la destination en est toute différente. La travée centrale seule est voûtée, les six autres qui l'accompagnent, trois de chaque côté, ne forment qu'une devanture à jour. L'arcade médiane, plus haute et plus large, donne entrée à une espèce de sacraire qui se termine en absidiole, et qui porte une plate-forme servant autrefois de tribune pour l'exposition des saintes reliques. Dans les écoinçons de ce même arc, deux anges, dont l'expression nous semble admirable, étalent leurs longues ailes sur des fonds de verre bleu fleurdelisé d'or. Leurs mains sont jointes, et toute leur attitude respire une ferveur céleste. Une corniche à feuillage couronne cette travée. Les anges tenant les insignes de la Passion, qui sont sculptés sous la courbe de l'arc, ont été rétablis d'après des traces qui auraient pu aussi bien se rapporter à d'autres motifs d'ornementation ; ils paraissent lourds aujourd'hui et peu en harmonie avec l'ensemble : nous croyons savoir que ce détail fera l'objet d'une nouvelle étude. La voûte centrale, l'arcature latérale, les faisceaux de colonnettes sont enrichis de peintures, d'incrustations de verre et d'ornements gaufrés. Un petit autel, désigné sous le nom d'autel de *retro*, s'élevait au fond de l'absidiole. Le mur auquel il s'appuyait, garde les indices bien visibles d'une peinture représentant le Christ sur la croix. Le soleil et la lune assistent, suivant l'ancien usage, à la mort du Rédempteur. Au pied de la croix, il y avait plusieurs

personnages, dont un, couronne en tête, fut peut-être un saint Louis.

Entre l'arcature absidale et celle qui fait le tour de la Chapelle, il existe une différence de style assez sensible. Les moulures n'ont plus la même vigueur ; les colonnettes prennent plus de finesse ; la sculpture est plus recherchée. Cette construction, d'ailleurs charmante, à peu près unique dans son genre, aura été sans doute érigée quelques années après la mort de saint Louis, peut-être au commencement du règne de Philippe le Bel, au moment où se préparait la canonisation du saint fondateur. L'arcature primitive de la Chapelle a été entaillée, comme il est facile de le constater, pour faire place aux points d'appui de la tribune ; cette opération délicate a été pratiquée avec une singulière adresse ; on n'a retranché que ce qu'il fallait absolument supprimer.

Deux escaliers en bois montent à la plate-forme. Celui qui se trouve posé vers le nord est ancien ; Alexandre Lenoir l'avait par bonheur recueilli au musée des Petits-Augustins, où il resta près d'un demi-siècle adapté à la façade de l'ancien château de Gaillon, qui fait le fond de la première cour à l'École des beaux-arts. L'autre a été refait sur le même dessin. On a pu croire que saint Louis avait gravi pieusement ces marches pour montrer lui-même au peuple la couronne du Christ, et un tel souvenir ne pouvait que les rendre plus vénérables. L'étude ne dissipe que trop souvent les plus séduisantes erreurs de l'imagination. Il faut nous résigner à classer la tribune et ses accessoires dans les dernières années du treizième siècle. Les deux escaliers sont à vis et renfermés dans des tourelles à jour. Tout le pourtour est percé d'ogives accompagnées de colonnettes.

Un baldaquin très-élevé, soutenu par des faisceaux de

colonnes, et ouvert sur ses quatre faces, surmonte la plate-forme. Il abrite un autel en boiserie, décoré d'une arcature. C'est de là que la grande châsse dominait sur la Chapelle tout entière. Rien n'égalait la splendeur de ce reliquaire, lorsqu'il s'ouvrait à deux battants pour exposer ses trésors, dont les pierreries s'illuminaient à la lueur des cierges et des lampes. Quelques portions de l'autel et du baldaquin s'étaient conservées; on a eu soin de les utiliser.

Il faut encore remarquer sur les parois de l'abside une magnifique piscine qui servait anciennement aux ablutions du sacrifice de la messe, et des armoires creusées dans la pierre pour recevoir des reliques ou d'autres objets précieux. Au-dessus de la piscine sont disposées des tablettes sur lesquelles on posait les vases sacrés. Du côté du nord, il reste de l'ancienne sacristie une petite salle couverte d'une voûte en berceau cintré ; il y en a une semblable à l'étage inférieur, pour la Chapelle basse ; mais elle est voûtée en berceau d'ogive.

Les prières et les hymnes de la consécration d'une église comparent, avec toute la pompe du style oriental, le temple matériel à cette Jérusalem céleste dont la splendeur fut révélée à l'apôtre saint Jean. Tout ce que la nature possède en métaux étincelants ou en pierres précieuses, doit concourir à la construction de l'édifice, depuis les fondements jusqu'au sommet des murs et des tours, et encore cet éclat, quel qu'il soit, s'efface-t-il devant la lumière de l'Agneau qui jaillit du temple pour embraser la cité divine. Il semble que les décorateurs de la Sainte-Chapelle aient eu devant les yeux le programme écrit dans l'Apocalypse. L'or, la couleur, les émaux, les incrustations les plus brillantes, ont été par leurs mains mis en œuvre avec une habileté merveilleuse. Des

draperies se suspendent aux travées de l'arcature. Des galons, encadrant des emblèmes héraldiques, montent en spirale autour des colonnes jusqu'aux retombées des voûtes. Un ciel d'or et d'azur enveloppe la nef et le sanctuaire. Et cependant la tribune triomphale, dressée pour servir de trône au Sauveur des hommes, surpasse toute la magnificence qui l'environne. Qu'était-ce donc à l'époque où la foi exaltait les âmes, et montrait, comme des trophées de victoire, les insignes sacrés exposés sur l'autel aux fils de ceux qui avaient versé leur sang pour délivrer le Calvaire et le Saint-Sépulcre !

Avant de décrire en détail les verrières de la Chapelle haute, et les dalles funéraires de la Chapelle basse, nous croyons devoir dire en peu de mots, quels furent autrefois les dispositions et l'ameublement de la Chapelle haute. A la première travée de la nef, à main gauche, une console, encastrée dans l'arcature, soutenait une Notre-Dame de Pitié en terre cuite, œuvre très-estimée de Germain Pilon. La Vierge était assise, la tête voilée, les mains croisées sur la poitrine, avec une expression de profonde douleur. Cette statue, conservée au Musée des monuments français, se trouve aujourd'hui dans la chapelle de l'École militaire de Saint-Cyr, où il n'est pas facile de la voir. Un jubé, en boiserie sculptée, marquait le terme de la nef, un peu après la seconde travée ; il datait du seizième siècle. Les panneaux paraissent en avoir été très-ornés, d'après la gravure publiée par le chanoine Morand. Un calvaire surmontait l'entrée du chœur. Deux autels s'adossaient au jubé, ayant chacun pour retable un émail de la plus grande beauté, qui fait maintenant partie de la collection du Louvre. C'est dans la galerie d'Apollon qu'il faut aller admirer ces deux chefs-d'œuvre que Léonard Limosin, peintre ordinaire de la chambre du roi,

signa de ses noms et qualités en 1533. Ils se composent chacun de vingt-trois plaques de couleur, rehaussées de paillons et réunies par des filets qui en dessinent les contours. Autour de deux sujets principaux, le Christ en croix et sa Résurection, sont rangés des emblèmes, des armoiries, des initiales ; des anges portant les insignes du salut, plusieurs scènes de la Passion, des évangélistes et des apôtres. Ce qu'ils présentent encore de plus intéressant, ce sont les portraits de François Ier et de sa seconde femme, Éléonore d'Autriche, sœur de Charles-Quint, de Henri II et de Catherine de Médicis, tous quatre en grand costume de cour, agenouillés sur des coussins devant des prie-Dieu.

Le chœur était garni de stalles en boiserie où se voyaient les chiffres enlacés de Henri II et de la reine Catherine. Le maître-autel, dont M. Viollet-le-Duc a donné un excellent dessin dans le *Dictionnaire d'Architecture*, paraissait contemporain de la Chapelle ; c'était une longue table de pierre, bordée de feuillage, qui avait pour appuis, en avant, trois colonettes, en arrière, une dalle posée de champ. Pour mieux laisser à découvert l'autel de *retro*, érigé au fond de l'absidiole de la tribune, on n'avait donné au premier ni tabernacle, ni gradin. Aux quatre angles de l'espace marqué par les deux degrés de l'autel, Henri III avait élevé quatre colonnes de marbre noir portant des anges de bronze.

On remarquait sur l'autel de *retro* un modèle en vermeil de la Sainte-Chapelle, de 3 ou 4 pieds de proportion, exécuté en 1631, sous la surveillance de la Chambre des comptes, par Pijard, orfévre, garde des Reliques du trésor. La dépense s'éleva à un peu plus de 13,000 livres. Cette pièce passait pour un ouvrage exquis ; elle servait de châsse, et contenait une certaine quantité de reliques,

entre autres la discipline de saint Louis, dans une petite boîte en bois, couverte de satin cramoisi et bordée de galons d'or.

Le chanoine Morand nous apprend que le saint-ciboire, ordinairement déposé dans un tabernacle, était ici placé dans un ostensoir suspendu, suivant l'ancien usage, à une crosse feuillagée au-dessus de l'autel. Cette suspension se trouvait sans doute à l'autel de *retro*, car, dans la gravure qui accompagne la description publiée par le chanoine, rien n'indique un appareil de ce genre au-dessus du maître-autel. Nous ajouterons que, dans plusieurs de nos cathédrales, on observe encore l'usage de conserver le Saint-Sacrement sur un second autel, en arrière de l'autel majeur où se célébrent les messes solennelles.

Si l'ameublement de la Sainte-Chapelle, tel que nous venons de le faire connaître, avait subsisté jusqu'à nous, on n'aurait probablement pas songé à le détruire; mais aujourd'hui qu'il a complétement disparu, on ne s'occupera pas de le rétablir dans les mêmes conditions. L'architecture a repris le caractère d'unité qui en fait le plus bel ornement; tous les efforts des artistes associés à la restauration tendent à le maintenir dans son intégrité.

Verrières de la Chapelle haute.

La Sainte-Chapelle, nous l'avons dit, doit surtout l'admiration qu'elle inspire à l'éclat incomparable des verrières qui remplissent les mille compartiments de ses immenses fenêtres. Il nous reste à présenter, au sujet de ces vitraux, quelques renseignements historiques et à indiquer la suite des sujets qui s'y développent.

Dans ses deux chartes, données à Paris et à Aigues-

Mortes, en 1245 et en 1248, saint Louis eut soin de pourvoir à l'entretien des vitraux. Il ordonna que le produit des offrandes reçues par les prêtres à l'autel fût employé à la réfection et à la réparation des verrières, autant qu'il en serait besoin pour qu'elles fussent maintenues en bon état. En cas d'insuffisance, les fonds nécessaires devaient être prélevés sur le Trésor royal, déposé à Paris en la tour du Temple.

Un des principaux devoirs du chevecier de la Sainte-Chapelle consistait à veiller à l'entretien de la maçonnerie et du vitrage. Il était chargé des réparations de peu d'importance ; les autres étaient exécutées par les maîtres des œuvres du roi.

Le 4 décembre 1483, Charles VIII octroya au collége de la Sainte-Chapelle, les fruits, profits, émoluments et revenus quelconques provenant des régales par tout le royaume, pour les convertir, moitié au service divin, et moitié aux réparations, notamment à celle des verrières. Deux ans après, en 1485, on trouve Jean Racine, procureur en la Chambre des comptes, préposé au contrôle des quittances des travaux en cours d'exécution à la Sainte-Chapelle. C'est alors sans doute qu'on refaisait la rose occidentale et qu'on la garnissait de verrières nouvelles.

L'art de la peinture sur verre ne tarda pas à déchoir. Quoi qu'en ait dit Pierre Levieil dans son Traité spécial sur cette matière, la restauration confiée, en 1765, à Guillaume Brice, maître verrier de Paris, n'a pas été profitable aux vitraux de la Sainte-Chapelle. Brice ne se contenta point de les remettre en plomb ; il voulut suppléer aux lacunes, et Levieil prétend qu'il rassortit avec goût, par forme de continuité, une partie très-étendue d'un des grands vitraux, muré depuis longtemps, sans rien dépa-

rer de l'ordre ancien. Le vitrail, plus endommagé que les autres, était celui de la première fenêtre au nord ; un orgue y avait été adossé avant la construction de celui qui existait, en dernier lieu, au-dessus de la grande porte. On a trouvé dans cette fenêtre, plusieurs panneaux antérieurs à la date de la Sainte-Chapelle ; Bric s'en était probablement servi pour remplir quelques vides. Sur d'autres points, on avait raccommodé les panneaux détériorés avec des morceaux étrangers qui ne s'y rapportaient en aucune manière ; il en était résulté les confusions les plus bizarres. Parmi les panneaux entièrement refaits au dix-huitième siècle, nous en pourrions citer un de l'histoire de Tobie, qu'on aurait pu conserver comme un échantillon vraiment grotesque de la manière dont l'art du moyen âge était alors compris.

A l'époque des mauvais jours de la Sainte-Chapelle, on supprima environ deux mètres de vitrage dans tout le pourtour de l'édifice, et les compartiments dépouillés furent murés avec du plâtre, jusqu'à la hauteur que devaient atteindre les casiers de bois destinés aux archives judiciaires. Il paraît qu'un vitrier de la petite rue Sainte-Anne-du-Palais se rendit acquéreur d'une certaine quantité de ces vitraux qui, depuis, ont été vraiment recherchés.

Dans les derniers mois de l'année 1845, quand les travaux de restauration de l'architecture furent assez avancés pour qu'il devînt possible de s'occuper de celle des vitraux, le ministre des travaux publics chargea l'auteur de cette Notice de reclasser les panneaux anciens qui avaient été bouleversés, de reconnaître l'ordonnance particulière de chacune des verrières, et de proposer les moyens de compléter les diverses séries de légendes. Il fallait profiter de la présence des planchers établis, pendant les travaux,

dans toute la hauteur de l'édifice, pour parvenir d'étage en étage jusqu'au sommet des baies.

Le moment arrivé de passer à l'exécution, le gouvernement ouvrit un concours auquel tous les peintres verriers furent appelés, et confia à une commission le soin de prononcer le jugement. Henri Gérente, un des artistes qui avaient le plus contribué à remettre en honneur la peinture sur verre, fut classé le premier. La mort ne lui laissa pas le temps de commencer. La mission, qu'il avait obtenue seul, fut partagée entre M. Steinheil, pour la partie graphique, et M. Lusson, pour la fabrication. Nous ne croyons pas que jamais restauration plus difficile ait réussi d'une manière aussi complète. Les moindres parcelles des verrières anciennes ont été scrupuleusement conservées ; aucune recherche n'a été épargnée pour retrouver le sens de chacun de ces innombrables panneaux, et pour compléter les séries interrompues ; on n'a pas admis un morceau de verre sans en avoir soigneusement examiné la substance et la coloration. Nous qui avons vu à l'œuvre les deux auteurs de cet immense travail, nous ne saurions donner assez d'éloges à leur persévérance, ni proclamer trop haut leur succès.

Au moment de la première Exposition universelle de Paris, en 1855, les quinze verrières de la nef et de l'abside étaient entièrement restaurées. Il ne restait plus à réparer que la rose occidentale. Les verrières du pourtour de la Chapelle appartiennent au treizième siècle. Les vitraux de la rose sont un ouvrage très-remarquable de la fin du quinzième. Aucun document n'a fait arriver jusqu'à nous les noms des artistes qui ont vitré la Sainte-Chapelle. Nous pouvons croire qu'ils travaillaient dans leurs ateliers en même temps que Pierre de Montereau élevait l'édifice, et que la décoration se trouva complète pour le jour de

la consécration. Il fallait que les fabriques de vitraux peints eussent alors une prodigieuse activité pour satisfaire, en si peu de temps, à des commandes aussi considérables. Lorsqu'on examine en détail les vitraux de la Sainte-Chapelle, on s'aperçoit bien que les cartons n'ont pas tous été dessinés par la même main ; mais les différences partielles n'altèrent en rien l'unité du style et l'harmonie générale. Ce ne sont que des nuances légères qui se perdent dans l'ensemble.

L'Ancien Testament remplit sept verrières de la nef et quatre de l'abside ; le Nouveau Testament n'en occupe que trois au fond de l'abside ; la dernière de la nef retrace l'histoire de la translation des Saintes Reliques; l'Apocalypse se développe tout entière dans les zones circulaires de la rose occidentale.

Première fenêtre de la nef au nord. — Quatre-vingt-onze sujets. La Genèse. Création du monde en six jours. Création de l'homme et de la femme. Les animaux passent devant Adam qui leur impose leurs noms. Le péché originel. L'expulsion du Paradis. Le travail. Abel et Caïn. Meurtre d'Abel. Invention des arts et des métiers. Mort de Caïn. Le déluge et l'histoire de Noé. La tour de Babel. Vocation d'Abraham. Melchisédech. La destruction de Sodome. La naissance, le sacrifice, le mariage d'Isaac. L'histoire de Jacob et de Joseph. Jacob et ses fils reçus en Égypte par Pharaon. L'histoire de Jacob se termine dans la rose de la baie suivante.

Deuxième fenêtre. — Cent vingt-un sujets. L'Exode. Histoire de Moïse. Le buisson ardent. Moïse et Aaron devant Pharaon. Les plaies d'Égypte. La Pâque. Le passage de la mer Rouge. Les Israélites dans le désert. La manne et l'eau du Rocher. Combats. Le mont Sinaï. Le

veau d'or. Les offrandes du peuple. Construction du Tabernacle. Sacre d'Aaron.

Troisième fenêtre. — Quatre-vingt-dix-sept sujets. Le livre des Nombres. Les Princes des tribus assis sur des trônes et portant les insignes de l'autorité suprême. Offrandes du peuple. Consécration des Lévites et du Tabernacle. L'Arche d'alliance. Rébellions et châtiments du Peuple de Dieu. Floraison de la verge d'Aaron. Mort d'Aaron. Le Serpent d'airain. Balaam. Élection de Josué. Cérémonies légales.

Quatrième fenêtre. — Soixante-cinq sujets. Le Deutéronome. Nouvelle promulgation de la Loi. Derniers actes de Moïse; sa mort et son ensevelissement. Combats et victoires sous la conduite de Josué. Passage du Jourdain. Chute de Jéricho. Le soleil arrêté; prises de villes et supplices de rois. Mort de Josué. Dans les roses du tympan, histoire de Noëmi, de Ruth et de Booz.

Cinquième fenêtre, première de l'abside. — Trente-deux sujets. Les Juges. Aod et Débora. Défaite des Moabites. Mort de Sisara. Victoires et mort de Gédéon; Abimélech. La fille de Jephté. Samson, ses travaux, son mariage, sa captivité, sa vengeance et sa mort.

Sixième fenêtre. — Dans la première division de la fenêtre, les prophéties, l'histoire et le supplice d'Isaïe en vingt-quatre sujets. Dans la seconde, l'Arbre généalogique du Christ, l'Arbre de Jessé, tel qu'il a été révélé au même prophète. Un des panneaux représente Isaïe reprochant au peuple l'adoration des divinités étrangères. Pour mieux personnifier l'idolâtrie, le verrier du treizième siècle a placé le moins idolâtre des législateurs, Mahomet, à genoux devant une idole d'or élevée sur un autel, et tenant une coupe à la main. Le nom du fondateur de l'islamisme est tracé à côté du personnage en caractères de l'époque, et

l'orthographe en est absolument semblable à celle que je viens d'employer, suivant notre manière de dénaturer les noms étrangers. Différentes visions d'Isaïe. Les Justes marchent à la lumière du Seigneur. La vigne stérile est arrachée; le Seigneur se construit un pressoir. Le mystère de l'Incarnation est manifesté au prophète. Les soldats de Manassès s'emparent d'Isaïe et lui déchirent le corps avec une scie.

L'Arbre de la généalogie sort du flanc de Jessé. Quatorze rois sont assis entre les rameaux. David se reconnaît à sa harpe, et Salomon à sa jeunesse. La Vierge paraît au-dessus de ses ancêtres royaux. La branche la plus élevée porte le Christ adoré par deux anges ; sa main droite bénit; la gauche s'appuie sur un livre fermé et tient une petite croix d'or; autour de sa tête rayonnent sept blanches colombes, emblèmes des dons de l'Esprit-Saint. Trente-quatre patriarches et prophètes s'étagent dans les bordures, et d'autres se montrent dans le tympan.

Septième fenêtre. — Trente-deux sujets. La légende de saint Jean l'Évangéliste et la vie de la Vierge se partagent les deux divisions de la fenêtre. Supplice de saint Jean à Rome, devant la porte Latine. Son exil à Pathmos. Résurrection de Drusiana. Miracles des feuilles d'or changées en cailloux, de la coupe empoisonnée, des cadavres ressuscités par le contact de la tunique du saint apôtre. Saint Jean annonce sa mort; son sépulcre.

Présentation de Marie au temple. Annonciation. Visitation. Naissance de Jésus. Adoration des bergers et des mages. Circoncision. Massacre des Innocents. Fuite en Égypte. La chute des idoles.

Huitième fenêtre. — Cinquante-sept sujets. Les diverses scènes de la Passion étaient ici parfaitement à leur place, un peu en arrière de la grande châsse qui renfermait la

S^TE CHAPELLE

A. Salmon imp. Léon Gaucherel sc.

ANGE

(poinçon du chevet)

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

couronne d'épines, le bois de la croix, le fer de la lance et d'autres insignes de la Rédemption. Après la Sépulture, la Résurrection et les Apparitions qui l'ont suivie. Dans les panneaux les plus élevés, le Christ en sa gloire, au milieu du chœur des apôtres et des anges.

Neuvième fenêtre. — Trente sujets, dont une moitié pour saint Jean-Baptiste et l'autre pour le prophète Daniel.

Naissance et Prédication de Jean. Baptême de Jésus. Jean rend témoignage de la mission du Christ. Il réprimande Hérode ; sa captivité ; sa décollation.

Daniel dévoile les fourberies des mages. Songe et métamorphose du roi Nabuchodonosor. Festin et mort de Balthazar. Daniel exposé aux lions. Le songe du bouc et du bélier. Révélation par l'ange Gabriel du temps marqué pour la venue du Messie.

Dixième fenêtre. — Trente sujets. Actions et prophéties d'Ézéchiel. Vision de la gloire de Dieu. Idolâtrie, abominations du peuple. Le prophète se charge de chaînes ; il se rase la tête ; il trace sur une brique le plan de Jérusalem ; il est enlevé par les cheveux. Promesse du David de la nouvelle Alliance. Parabole de la Vigne et des Raisins verts. Le Temple nouveau ; la Jérusalem céleste.

Onzième fenêtre. — Quinze sujets de l'histoire de Jérémie, et autant du livre de Tobie.

Vocation de Jérémie. Ses visions ; ses actions symboliques. Le roi Sédécias le fait mettre en prison. Jérémie dicte à Baruch les paroles de Dieu. Il voit le Seigneur armé d'un glaive pour châtier l'idolâtrie. Le Seigneur présente à la fille de Juda la coupe de sa colère. Le Seigneur a tendu l'arc et tiré le glaive pour disperser ses ennemis. Destruction de Jérusalem : les bêtes sauvages à

tête de femme habitent sur ses débris; le prophète pleure sur les ruines de la cité sainte.

Œuvres pieuses et charité de Tobie ; ses émigrations ; naissance de son fils ; il devient aveugle. Voyage du jeune Tobie, en compagnie de l'ange Raphaël. L'ange lui ordonne de prendre le fiel d'un poisson pour rendre la vue au père. Le jeune Tobie arrive chez Raguel dont il épouse la fille Sara ; il part pour retourner auprès de ses parents.

Douzième fenêtre. — Soixante-trois sujets, dont quarante tirés du livre de Judith et les autres de celui de Job.

Les soldats d'Holoferne dévastent la Judée ; ils coupent les moissons ; ils enlèvent les troupeaux. Les Juifs accourent avec des présents et des instruments de musique au devant du vainqueur, dans l'espoir de l'apaiser. Achior s'expose à la mort pour sauver le peuple. Holoferne assiége Béthulie et met des gardes aux fontaines voisines. Judith annonce son projet aux anciens. Elle demande à Dieu de pouvoir tromper Holoferne. Une inscription du treizième siècle explique ce sujet, *ci prie ivdit dev qve le puist enginier*. On lit un peu plus loin : *Ci est venve ivdit a oloferne et si sacointe a li*. Judith prend un bain ; elle se pare ; elle enivre Holoferne ; elle lui tranche la tête. Cette tête est exposée sur les murs de la ville. Judith est glorifiée ; elle meurt pleurée par le peuple ; *ci plevre la mort*.

Job sacrifie au Seigneur. Le démon est autorisé à le tenter. Enlèvement de ses troupeaux ; incendie de ses étables ; mort de ses enfants. Sa femme et ses amis insultent à sa détresse. Nouvelle prospérité de Job ; Dieu lui rend plus qu'il n'avait perdu.

Treizième fenêtre. — Cent vingt panneaux, dont les

sujets appartiennent tous au livre d'Esther. Pour remplir tous les compartiments de cette immense fenêtre, le peintre verrier a souvent employé deux et même quatre panneaux à développer une même action.

Présentation d'Esthe. au roi Assuérus et son couronnement. Mardochée découvre la conspiration des eunuques du roi et la révèle à sa nièce qui en instruit Assuérus. Condamnation et châtiment des coupables qui sont pendus à un gibet. La faveur d'Assuérus élève Aman à la suprême puissance. Mardochée seul refuse de se prosterner devant lui. Aman fait écrire un édit qui ordonne le massacre des Juifs. Esther se dispose à paraître devant le roi. Assuérus lui présente son sceptre. Elle reçoit Aman et le roi à un grand festin. Triomphe de Mardochée. Aman est saisi par les gardes du roi ; on l'attache au gibet qu'il avait fait préparer pour Mardochée. Esther obtient la révocation de l'édit porté contre les Juifs. Assuérus les autorise à se venger de leurs ennemis. Puissance de Mardochée.

Les sujets du tympan paraissent compléter l'histoire de Job en partie représentée dans la fenêtre qui précède.

Quatorzième fenêtre. — Cent vingt et un sujets du livre des Rois. Histoire d'Héli et de Samuel. L'Arche du Seigneur tombe aux mains des Philistins. Ils sont bientôt forcés de la rendre aux Israélites. Samuel fait briser les idoles ; il parle à Saül ; il coupe le roi Agag en morceaux ; il sacre David. Victoire de David sur Goliath. Triomphe de David ; son mariage avec la fille de Saül. Sa femme Michol, le sauve de la fureur du roi. David chez le grand prêtre Achimélech ; Abigaïl lui donne l'hospitalité ; Saül le poursuit. David disperse les Amalécites. Mort de Saül. Prise de Sion par David ; il est sacré de nouveau et reconnu roi. David et Bethsabée. L'Ange exterminateur. Mort

d'Absalon. Mort de David. Salomon reçoit le sceptre de la main de son père, il prie devant l'Arche; le Seigneur lui apparaît; la reine de Saba vient lui rendre hommage; il tombe dans l'idolâtrie. Histoire d'Élie, d'Achab et de Jézabel. Lapidation de Naboth. Joas enfant est sauvé de la mort; il devient roi. Incendie du temple et captivité des Juifs.

Quinzième et dernière fenêtre. — Soixante-sept sujets. Il a fallu refaire la plus grande partie des panneaux. Le peu qui restait de la verrière ancienne a cependant suffi pour indiquer quelle en devait être l'ordonnance primitive. On s'est donc trouvé autorisé à représenter ici la légende de la Croix, depuis la découverte qui en fut faite par sainte Hélène jusqu'au jour où elle fut déposée dans le trésor de Constantinople, l'acquisition des reliques de la Passion par les envoyés de saint Louis, leur translation solennelle, et enfin la consécration de la Sainte-Chapelle. Dans le tympan, la croix, la couronne, la lance et d'autres reliques précieuses sont déposées sur un riche autel, au milieu d'anges qui les éclairent et les encensent.

La partie de la verrière où sont retracées les circonstances principales de la translation des Reliques comprend dix-neuf panneaux anciens, dont la valeur historique nous fait vivement regretter l'absence de ceux qui ont été détruits. Saint Louis y figure six fois : recevant les Reliques près de Sens; portant pieds nus, avec son frère Robert, comte d'Artois, le brancard où elles sont placées; assistant avec une reine, sa mère ou sa femme, à l'ostension de la Sainte Couronne; donnant audience à un messager de l'empereur Baudouin; portant sur une nappe la croix byzantine à double traverse qui contient le bois sacré. Un des panneaux représente la cité de Paris, avec son Palais entre les deux bras de la Seine. Ces vitraux nous parais-

sent d'autant plus dignes d'intérêt que les artistes qui les ont peints avaient certainement assisté aux cérémonies de la translation, et qu'ils ont dû les reproduire telles qu'elles venaient de se passer sous leurs yeux. Serait-il permis de croire qu'ils auront aussi voulu nous transmettre quelque chose de la physionomie de saint Louis, de Robert de France, de Blanche de Castille et de Marguerite de Provence?

Rose occidentale. Les peintures transparentes de la grande rose n'ont plus les tons vigoureux de la mosaïque des verriers du treizième siècle. Ce sont de petits tableaux, d'une exécution toujours très-fine et quelquefois charmante, qui demandent à être vus de près, et dont l'auteur inconnu s'est plutôt proposé de conserver son individualité que de sacrifier son œuvre à l'harmonie générale. Les vitraux de la rose appartiennent, comme son treillis de pierre, au règne de Charles VIII. Les fonds fleurdelisés, les initiales couronnées, les écussons de France entourés du collier de l'ordre de Saint-Michel, indiquent clairement la date de la verrière, et le nom de son royal donateur. L'ordre de Saint-Michel avait été institué, en 1469, par Louis XI. L'Apocalypse, cette mine inépuisable de compositions à la fois étranges et grandioses, a fourni tous les sujets qui remplissent les soixante-dix-neuf compartiments principaux qui tournoient dans la circonférence, et les six autres des encoignures à jour percées au-dessous du cercle. Au centre, le Fils de l'homme, assis sur l'arc-en-ciel, au milieu des sept chandeliers, des sept étoiles et des sept anges des Églises d'Asie. Chacune de ces Églises

est figurée par un petit édifice à la porte duquel veille un ange et que surmonte un clocher. Saint Jean, prosterné, attend les ordres divins. L'Éternel sur son trône; les quatre animaux symboliques; les Vieillards magnifiquement vêtus et jouant de la harpe. L'Agneau ouvrant le livre des sept Sceaux. Les quatre Cavaliers qui fondent sur la terre pour la châtier. Le dernier est la Mort montée sur un cheval pâle; l'enfer vient à sa suite. Sous l'autel, les âmes de ceux qui ont été tués pour la parole de Dieu, et qui demandent que leur sang soit vengé. Des anges leur apportent des robes blanches. Le soleil perd son éclat, la lune prend la couleur du sang, les maisons croulent sur leurs habitants. Quatre anges, placés aux angles de la terre, tiennent les quatre Vents. La foule des Justes, palmes en mains, devant le trône et devant l'Agneau. Au son de la trompette des sept anges, la terre est dévastée par le feu, par le fer et par la peste. Saint Jean reçoit le livre; il mesure le temple et l'autel. L'armée du roi de l'Abîme, la Bête et le Dragon; la Femme mystérieuse et son fils. Michel et ses anges combattent le Dragon. Le Dragon est adoré. Combat de la Bête et du Dragon. Le démon séduit les hommes par ses prestiges. Le Fils de l'Homme armé de la faucille. Les anges versant sur la terre et sur les eaux les coupes de la colère de Dieu. La grande prostituée de Babylone. Le Roi des rois sur son cheval blanc, suivi de l'Armée céleste. Le Dragon enchaîné et réduit à l'impuissance. La Jérusalem nouvelle, toute brillante d'or et de perles, dont les portes sont gardées par des anges. Les quatre Évangélistes.

Le nombre des panneaux que nous avons indiqués arrive à peu près à onze cents. C'est, on en conviendra, une œuvre prodigieuse. Une pareille série, unique aujourd'hui, nous fait assister à l'origine du monde. Nous

traversons ensuite l'histoire tout entière du Peuple de Dieu, pour arriver, par les prophètes, au mystère de la Rédemption, et nous pénétrons enfin, avec l'Apocalypse, jusque dans les secrets de l'éternité. Tout s'est déroulé à nos yeux, le commencement et la fin, l'alpha et l'oméga.

SÉPULTURES.

Le peu d'épaisseur de la maçonnerie, qui forme le sol de la Chapelle haute, ne se prêtait pas à l'établissement de sépultures. Nous avons bien vu qu'une boîte de métal contenant un cœur, s'y retrouva en 1843 ; mais un cercueil entier n'aurait pu facilement y être placé. Le Recueil manuscrit des épitaphes de la ville de Paris, déposé à la Bibliothèque impériale, indique, par erreur peut-être, plusieurs inscriptions commémoratives fixées contre les parois de la Chapelle haute ; ce qui est certain, c'est que nous n'en avons jamais vu aucune trace.

La Chapelle basse, au contraire, servait de sépulture ordinaire aux trésoriers et aux chanoines. Le sol en est encore presque complétement pavé de dalles funéraires. Nous en avons compté trente-trois à peu près entières; il reste aussi des fragments de quatre autres. Quelques-unes des inscriptions qui figurent dans les Epitaphiers de Paris ont disparu. La plupart n'étaient pas bien anciennes.

On peut regretter cependant celles qui se lisaient sur les sépultures du trésorier Claude Auvry et du chantre Jacques Barrin, dont les querelles ont fourni le sujet du poëme du *Lutrin ;* sur le lieu où reposait, avec son père et ses frères, le célèbre Nicolas Boileau, mort le 11 mars 1711, à qui les chanoines n'avaient pas gardé rancune ; et sur les tombes de plusieurs ecclésiastiques, dont Morand a recueilli, dans son Histoire, les titres religieux ou littéraires au respect ou à l'estime de la postérité. L'épitaphe des Boileau, gravée sur marbre, rappelait l'origine illustre de cette famille, issue d'Étienne Boylesve, chevalier, prévôt de Paris du temps de saint Louis, qui rédigea de sages règlements pour la police de la ville, et près duquel le saint roi vint siéger plus d'une fois en la Chambre de justice du Châtelet. Elle faisait aussi mention de deux personnages du même nom, trésoriers de la Sainte-Chapelle en 1328 et en 1373. Retirée de la Chapelle basse en 1800, cette inscription fut portée au Musée des monuments français, avec les restes mortels de Nicolas Boileau. Nous l'avons vainement cherchée au milieu des débris accumulés, après la suppression du musée, dans les cours de l'ancien couvent des Petits-Augustins. Le seul monument de ce genre provenant de la Sainte-Chapelle, que nous y ayons retrouvé, est une épitaphe latine d'un chanoine, que des liens de proche parenté rattachaient à la famille des Boileau, Gilles Dongois, mort en 1708, aumônier du roi, licencié en théologie de la faculté de Paris, adonné à l'étude des antiquités ecclésiastiques. Quant aux cendres du poëte, après avoir reposé quelques années dans le jardin du musée, sous un monument érigé par Alexandre Lenoir, elles furent transférées en 1819, par les soins de l'Académie française, dans une des chapelles absidales de l'église de Saint-Germain-des-Prés.

Le chanoine Morand nous apprend que les grandes eaux envahirent la Sainte-Chapelle basse pendant l'hiver de 1690, et bouleversèrent toutes les tombes. On s'occupa de les remettre en ordre l'année suivante, et c'est probablement alors qu'on on en aura recoupé et retaillé les bords, afin de mieux les rajuster. Le trésorier et les chanoines firent, en même temps, disposer pour leur sépulture commune un caveau, dont l'entrée existe encore au milieu de la quatrième travée de la nef. Il contient, comme on a pu s'en assurer tout récemment, plusieurs cercueils de plomb dont la forme générale se rapproche de celle du corps humain ; celle de la tête y est surtout apparente. Au nombre des cercueils réunis en ce lieu, se trouvait autrefois celui du chanoine Eustache Picot, maître de musique de la chapelle du roi, abbé de Chaligny, mort en 1651, qui avait fondé la procession solennelle du jour de Pâques.

Reprenons en détail maintenant l'énumération des dalles qui se sont conservées jusqu'à nos jours. Ce travail n'a jamais été fait que d'une manière très-incomplète. M. Bœswillwald nous l'a rendu facile, en nous communiquant les empreintes sur papier des figures et des inscriptions. Nous n'avons remarqué qu'une seule dalle qui puisse être attribuée au treizième siècle ; l'inscription qu'elle porte n'est malheureusement plus lisible. Le quatorzième siècle en a fourni vingt-quatre ; le quinzième siècle, cinq ; le seizième quatre, et le dix-septième trois. Une seule est sculptée en relief. Toutes les autres sont gravées en creux et présentent les effigies des personnages défunts, à l'exception de trois, sur lesquelles on n'a trouvé que des inscriptions. Un concierge du Palais, un écuyer, un jeune homme sans fonctions et trois enfants appartenaient seuls à la société laïque ; on ne voit sur les

autres tombes que des trésoriers ou de simples chanoines.

Nous plaçons au premier rang la dalle qui nous paraît du treizième siècle. Le dessin en est ferme et simple. Ce prêtre, qui peut-être a vu saint Louis, est représenté la tête nue, les mains croisées sur la poitrine, vêtu d'une aube et d'une ample chasuble, avec le manipule et l'étole. La chasuble se relève sur les bras et forme de beaux plis en retombant vers les genoux. Les galons et les orfrois sont ornés de petites croix et de quatre-feuilles. L'architecture, qui sert d'encadrement à l'effigie, se compose d'un arceau en ogive trilobée, supporté par deux colonnes à chapiteaux de feuillage, et surmonté d'un pignon bordé de crossettes, avec un fleuron sur la pointe. Aux côtés du pignon, deux anges nimbés, vêtus de longues robes, s'inclinent et encensent le défunt. L'inscription était gravée en capitale gothique, semblable à celle qui était en usage dans la seconde moitié du treizième siècle; nous en avons pu seulement déchiffrer quelques mots qui prouvent qu'elle était en vers latins et consacrée à la mémoire d'un personnage décoré du titre de chanoine. Ce titre pourrait inspirer quelques doutes sur la date du monument; car les chapelains de la Sainte-Chapelle ne commencèrent à le prendre que sous le règne de Philippe le Bel. Il serait possible cependant que le défunt eût joint à sa qualité de chapelain de l'oratoire du roi, celle de chanoine de quelque autre église, ainsi que nous en verrons de nombreux exemples sur les tombes des époques suivantes.

Le contingent du quatorzième siècle dépasse celui des quatre autres siècles réunis, comme nous l'avons indiqué en commençant. La plupart des dalles de cette période offrent la même disposition; elles ne diffèrent guère que

par le plus ou moins de finesse du dessin. Les plus anciennes sont aussi les plus simples. L'ornementation devient plus compliquée à mesure qu'on avance vers le règne de Charles VI; mais le système ne change pas. Vers la fin de la première moitié du siècle, les caractères des inscriptions passent de la belle écriture capitale du temps de saint Louis, à la forme aiguë, moins monumentale, et, ce qui est plus fâcheux, beaucoup moins nette et moins lisible. Nous décrirons particulièrement les dalles peu nombreuses des personnages étrangers aux fonctions ecclésiastiques. Quant aux chanoines, ils sont à peu près tous figurés, l'aumusse sur la tête, les mains jointes, vêtus d'aubes et de chasubles, le manipule sur le bras gauche, l'étole descendant jusque vers les pieds. Les broderies des galons et des orfrois consistent en quatre-feuilles, rinceaux, feuillages, croix, fleurs de lis et autres ornements. Les personnages sont tous placés sous un arc ogival à trois lobes, accompagné de deux pieds-droits qui se divisent en plusieurs rangs de niches, trois ordinairement, quelquefois quatre, et qui se terminent par des clochetons. Les niches, contiennent des figurines qui composent au mort une espèce de convoi funèbre. Ce sont, le plus souvent, un clerc qui porte la croix processionnelle; un autre, le bénitier à la main gauche et le goupillon en la droite; des diacres, un prêtre en chasuble, des chanoines ou des religieux qui lisent des prières. Le pignon, bordé de crossettes et surmonté d'un fleuron, est toujours accosté d'anges qui balancent des encensoirs. Parfois, un entablement, richement découpé, se déploie au-dessus de l'ogive; le patriarche Abraham y paraît au milieu d'un chœur d'anges, et recueillant dans son sein l'âme du trépassé. L'âme est figurée, suivant l'usage, par un petit personnage nu, posé sur une nappe

dont le saint patriarche tient les deux bouts. On remarque aussi, sur plusieurs dalles, les traces des plaques incrustées en marbre ou en métal, où étaient dessinés les traits du visage et les mains ; ces pièces de rapport ont disparu.

Parmi les dalles du quatorzième siècle, il en est trois qui n'existent plus qu'à l'état de fragments, mais qui ont encore, par leurs dimensions, une certaine importance. Il y en a sept qui ont plus ou moins souffert, et dont les inscriptions ne peuvent plus être lues d'une manière suivie. Cinq autres portent des indications de noms ou de titres : les plus complètes enfin, au nombre de neuf, conservent leurs dates. Voici le détail de ces quatorze derniers monuments.

1° Un chanoine, notaire du roi, mort le 28 août ; inscription latine.

2° Maître Guillaume, autrefois aumônier de très-noble prince, le seigneur Philippe, roi de France, probablement Philippe VI de Valois. L'inscription est aussi en latin.

3° Un trésorier, dont le nom s'est complétement effacé; inscription latine.

4° G. de Mello, en costume de chanoine, l'aumusse sur la tête. Les deux mains de ce personnage ne sont pas jointes comme celles de ses confrères ; elles tiennent un reliquaire, en forme de clocheton, qui rappelle peut-être quelque don fait par le défunt au trésor de la Sainte-Chapelle. Huit hexamètres latins composent l'épitaphe : ils sont aux trois quarts effacés ; mais on en lit assez pour savoir que ce personnage, de l'illustre maison de Mello, avait occupé, avant de devenir prêtre, un emploi considérable en l'hôtel du roi, et qu'il s'était rendu agréable à tous dans l'exercice de ses fonc-

tions. L'abbé Lebeuf a cité ce monument dans son *Histoire du diocèse de Paris*.

5° Honorable homme et sage maître..... *consierge* du palais du roi, qui trépassa audit palais. Il est vêtu d'une longue cotte qui descend jusque sur les pieds; ses mains sont jointes : une espèce de calotte lui couvre la tête; aucun insigne ne manifeste l'office dont il était pourvu. Son âme repose dans le sein d'Abraham. L'encadrement architectural présente une véritable chapelle avec voûte, nervures, et fenestrage à meneaux.

Le concierge du Palais était, au quatorzième siècle, le premier paroissien de la Sainte-Chapelle et un des principaux officiers de la maison du roi. C'est à lui qu'appartenaient la garde et l'intendance de tout le palais. Il occupait alors un hôtel, devenu depuis la résidence du premier président du Parlement. Reconstruit à plusieurs époques, cet édifice a été entièrement démoli, il y a peu d'années, pour faire place aux énormes bâtiments du nouveau Palais-de-Justice.

6° Maître Jean de Pavilly, chanoine de Noyon, de Sens et de la Sainte-Chapelle, *phisicus*, médecin des illustres rois de France, Louis X et Philippe V le Long, mort le 8 juin 1327. L'effigie est fort effacée; on croirait qu'elle a un livre entre les mains. L'architecture est moins chargée d'ornements que celle des tombes d'une époque plus avancée du même siècle. L'inscription latine est gravée en capitale.

7° Gui de Laon, trésorier de la Sainte-Chapelle et chanoine de Paris, mort en 1329. Ce personnage occupe le quatrième rang dans la série des maîtres chapelains et trésoriers. Il exerça ses fonctions pendant près de trente ans; son nom se rencontre souvent dans les chartes royales données en faveur de la Sainte-Chapelle. L'épi-

taphe est, comme celle de Jean de Pavilly, en capitale gothique et en langue latine. On remarque autour de l'effigie sept clefs, une au-dessus de la tête et trois de chaque côté du corps : ce sont celles de la châsse des saintes Reliques, dont la garde constituait la principale obligation du trésorier.

8° Maître Denis, de la Queue en Brie, vénérable docteur en théologie, chanoine de la Chapelle royale, qui mourut l'an du Seigneur 1331, le vendredi avant la fête du bienheureux Jean-Baptiste. Inscription comme celles des deux dalles qui précèdent.

9° Dalle datée de 1333, portant l'effigie d'un chanoine. L'inscription latine est encore en capitale.

10° Un chanoine, décédé en 1341, le vingt-septième jour du mois de septembre. La forme aiguë commence à se substituer, dans les caractères de l'inscription, à la grande et belle capitale du treizième siècle.

11° Un chanoine, mort le 20 août de l'an 1366.

12° Maître Jean de Hestomesnil, prêtre et chanoine, conseiller, maître des requêtes de l'Hôtel, jadis maître en la Chambre des comptes du roi, mort le 25 février 1380, et son neveu Philippe le Oudeur de Logny, mort le 4 mai 1361. L'encadrement se divise en deux arceaux, dont chacun abrite un des deux personnages. Le chanoine tient la place d'honneur, à droite ; son costume est le même que celui de ses confrères, sans aucun insigne de ses autres fonctions. Près de sa tête sont placés deux écussons à trois chevrons, avec un franc quartier à un lion. Son neveu est vêtu comme un jeune homme. La cotte et le manteau drapé par dessus descendent aux genoux. La tête est découverte, les mains sont jointes. Un chien est couché sous les pieds. L'épitaphe est en français ainsi que celle qui suit.

13° Noble homme, Jean Bonnet de Troyes, écuyer qui trépassa en ce palais, au mois de février l'an de grâce 1386; Dieu en ait l'âme. Voici un homme de guerre au milieu de ce pacifique collége. Il a le visage imberbe, la tête nue, les cheveux roulés, les mains jointes. Une armure de fer plat lui couvre le corps, les bras, les jambes et les pieds; par-dessus s'ajuste une cotte serrée, courte, et sans manches. A la ceinture, s'attachent, à gauche, une longue épée, à droite une dague. Les pieds reposent sur le dos d'un lévrier.

14° Pierre Mignon, homme de vénérable circonspection, chanoine de Paris, d'Amiens et de cette sainte Chapelle, aumônier du roi, qui décéda le 11 mars, l'an du Seigneur 1397. La dalle est d'un riche dessin et d'une bonne conservation. L'épitaphe est en latin. Pierre Mignon appartenait probablement à la famille qui avait donné son nom à un collége fondé à Paris, en 1343, et à la rue où cet établissement se trouvait situé, dans le quartier de Saint-André-des-Arcs. Un Jean Mignon était maître des comptes en 1319.

XV^e^ SIÈCLE.

Nous traduisons l'épitaphe qui se lit nettement gravé sur les bords d'une des plus belles dalles funéraires de la Sainte-Chapelle :

Cy-gît noble et discret homme maître Philippe de Rully, trésorier de la Sainte-Chapelle du palais royal à Paris, chanoine des églises de Paris et de Reims, cou-

APÔTRE DE LA FLÈCHE

Boisseaudinald del. Léon Gaucherel sc.

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

seiller du roi notre sire en son Parlement, seigneur de Ponthermer et du Plessier Gassot, qui mourut l'an du Seigneur mil quatre cent quarante, le troisième jour du mois de septembre, que son âme repose en paix. Amen.

Philippe de Rully fut installé comme trésorier de la Sainte-Chapelle le 30 novembre 1420; il était le dix-huitième. Il en remplit près de vingt ans les fonctions, pendant une des époques les plus désastreuses de notre histoire, alors que les Anglais régnaient à Paris, et que Charles VII leur disputait une à une les provinces de son royaume.

Aux angles de la dalle, les emblèmes des Évangélistes sont inscrits dans des médaillons. Des rinceaux couvrent les fonds. Les figurines des pieds-droits et de l'entablement, au nombre de treize, représentent Abraham recevant l'âme, des anges portant des encensoirs et des chandeliers, des gens d'église, clercs ou prêtres, célébrant les obsèques. Le trésorier, coiffé de son aumusse, est paré d'une aube, d'une chasuble, d'une étole et d'un manipule richement galonnés. Ses armoiries, de sable à six coquilles d'argent, remplissent deux écussons sur les grands côtés de la tombe.

Le dessin de la dalle du chanoine Bélier diffère entièrement de celui que nous avons vu adopté d'une façon à peu près uniforme jusqu'ici. Tout le champ de la pierre est divisé en petits carreaux contenant des quatre-feuilles. Le défunt prie agenouillé devant une grande croix tréflée, semblable aux croix de nos cimetières, et posée sur deux degrés. Il est vêtu du costume sacerdotal comme les autres chanoines; mais, au lieu d'avoir son aumusse sur

la tête, il la porte sur le bras gauche, comme on le fait aujourd'hui.

L'épitaphe commence par une moralité latine en deux hexamètres, et se termine en français ; la voici :

Qui teritis tritis similes eritis bene scitis
quos pedibus premitis precibus releuare velitis
Soubz la tumbe de cy-devant
gist home de grant honneur
maistre guille belier chanoine
de ceans qui trespassa le tiers jour
de may lan de grace mil CCCC
XXVIII. Dieu en ait lame. Amen.

Au seuil de la nef on lit ce qui suit sur une large dalle, en caractères profondément gravés :

Cy gist Maistre Jehan Mortis
En son temps Conseillier du Roy
en la Court de parlement
Chantre et Chanoine
de Ceste Saincte Chappelle
Qui trespassa Lan de grace
Mil.C.C.C.C. Quatre vingtz et .iiij.
Le Siziesme Jour de May
Dieu ait Lame de luy
Amen.

Aucune effigie n'apparaît sur cette tombe. On a seulement gravé, en dessous du texte, le bâton qui servait d'insigne à la dignité de chantre. Celui-ci, décoré sur la hampe d'anneaux et de petites fleurs de lis, se terminait par une fleur de lis couronnée beaucoup plus grande, que les révolutionnaires ont martelée. L'Epitaphier de Paris nous fournit les armoiries de Jean Mortis, d'or au chevron d'azur, accompagné de trois têtes de Maures au naturel bandées d'argent, à la bordure engrêlée de gueules.

Jean Mortis a laissé sur l'histoire, les droits et les priviléges de la Sainte-Chapelle, un Répertoire qui s'étend jusqu'à l'année 1457. Ce recueil important, conservé aux archives de l'Empire, a été mis à profit par tous ceux qui, depuis, se sont occupés du même sujet. Les chanoines célébraient autrefois, le 5 novembre de chaque année, l'obit de Jean Mortis, en souvenir de son mérite, et en mémoire du legs qu'il leur avait fait de tous ses biens pour l'entretien du service divin.

Grande dalle, très-oblitérée, qui paraît du quinzième siècle ; traces de l'effigie d'un chanoine, dans un encadrement d'architecture.

Un enfant au maillot et une jeune fille, représentés sous deux arceaux de style gothique, sur un fragment de dalle dont l'inscription est toute mutilée.

XVI^e^ SIÈCLE.

Les quatre monuments du seizième siècle ont encore leurs inscriptions en caractères gothiques. Les deux premières sont en latin ; les deux autres en français.

Maître Yves Cantet, conseiller du roi en sa cour de Parlement, et chanoine de cette église, fit sans doute préparer sa sépulture de son vivant, laissant à ses héritiers le soin de compléter l'épitaphe en y ajoutant l'indication du jour et de l'année de son décès. Personne n'y a plus songé ; les lacunes du texte restent à remplir. Cette inscription nous apprend que, longtemps auparavant, maître Grégoire, trésorier de la Sainte-Chapelle, avait été inhumé à la place que vint prendre le chanoine Cantet. Il s'agit de Grégoire de Meulan, second trésorier en 1279. Ce prélat, qui était de la famille de Guillaume de Meulan, chan-

celier de saint Louis, mourut vers 1297 ; il avait donné, en 1291, une somme de deux cents livres, qui fut employée, avec l'approbation du roi Philippe le Bel, à la fondation d'une chapellenie de saint Blaise, dans la Sainte-Chapelle basse.

La tombe du chanoine est bien conservée. Aucun encadrement d'architecture n'accompagne l'effigie. Le défunt porte une soutane et un surplis à larges manches ; ses mains sont jointes ; sa tête est coiffée de l'aumusse garnie d'hermine, dont les deux bouts descendent très-bas. Aux quatre angles de la dalle, écussons à trois étoiles.

Dalle très-étroite; ce n'est qu'une tranche de pierre. Arc en accolade sur consoles, dans le style gothique de la dernière période. Effigie de Jacques Marton, chanoine de la Sainte-Chapelle, archidiacre de Mende, mort au mois de mai 1503. Tête nue ; mains jointes; costume semblable à celui du chanoine Cantet. L'aumusse, fourrée d'hermine, est posée sur le bras droit. L'inscription forme six lignes au-dessous des pieds.

Tombe très-usée d'un chapelain perpétuel, mort en 1546.

Nous avons dit qu'un seul des monuments funéraires de la Sainte-Chapelle était sculpté en relief. On l'a retrouvé par hasard au mois d'août 1861 ; la pierre avait été retournée et convertie en marche. Un cadavre y est représenté, couché dans un encadrement à moulures, avec cette inscription au dessous :

Cy-gist maistre Jehan Danguy chanoine de ceans
en son vivant.

Cette sculpture pourrait être attribuée aux premières années du seizième siècle.

APÔTRE DE LA NEF HAUTE

Viollet le Duc del. Léon Gaucherel sc

Imp. Lemercier

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

XVII^e SIÈCLE.

Dalle avec l'effigie et l'épitaphe en français de Michel de Gast, mort à l'âge de cinq ans, au mois juillet 1621, fils aîné de messire Roger de Gast et de dame Anne de Mollan. Il est représenté mains jointes, en robe d'enfant, sous un arceau décoré d'armoiries.

Epitaphe latine, sans autre accessoire qu'un filet d'encadrement, de Guillaume du Tronchay, conseiller au Parlement de Paris, et de sa femme Françoise Sain, morts tous deux à un âge très-avancé, le mari en 1678, la femme en 1693. Le chanoine Charles du Tronchay, leur fils, vante le savoir et l'intégrité de son père, la piété et la charité de sa mère. L'abbé Lebeuf a fait mention des Mémoires laissés par ce chanoine sur la Sainte-Chapelle.

Une autre inscription latine, la seule qui soit gravée sur une table de marbre noir, est consacrée à messire Armand-Auguste Langloys de Blacfort, abbé commendataire de Saint-André de Meimac à dix ans, chanoine de la Sainte-Chapelle à quatorze, aumônier de la Dauphine à dix-sept, député en 1685 et en 1690 à l'Assemblée générale du clergé de France, mort à l'âge de trente et un ans, le 2 mai 1693. Son père, maître d'hôtel ordinaire du roi, et Catherine le Tellier, sa mère, firent placer ce marbre au bas du marchepied du maître-autel, du côte de l'évangile, et c'est là que nous le trouvons encore aujourd'hui. Quelque précoce que pût être le mérite de cet abbé de dix ans, comment ne pas considérer comme un abus une pareille accumulation de dignités ecclésiastiques sur la tête d'un enfant? Au-dessus du texte, un écusson dont le chef, emmanché de trois pointes, portait

une pièce qu'on a grattée ; au-dessous, entre deux torches en sautoir renversées, une tête de mort avec une couronne de laurier et des ailes de chauve-souris. L'écusson est accompagné de la couronne de comte, de la mitre et de la crosse abbatiales, et de deux palmes.

Les trois inscriptions du dix-septième siècle sont en caractères modernes de formes diverses.

Les inscriptions du dix-huitième siècle étaient autrefois en petit nombre ; il n'en reste plus une seule.

Nous avons, en terminant, un devoir à remplir. Si nous avions voulu restituer à chacun, mort ou vif, ce que nous lui avons pris, il aurait fallu charger toutes nos pages de notes et de renvois. Mieux valait, nous le pensons, indiquer comme il suit les livres qui nous ont été le plus utiles :

Annales archéologiques, par Didron aîné.

Antiquités de Paris, par Jacques du Breul.

Dictionnaire historique de la Ville de Paris, par Hurtaud et Magny.

Dictionnaire raisonné de l'Architecture française, par Viollet-le-Duc.

Histoire de la Sainte-Chapelle, par Morand.

Histoire de la Ville et de tout le Diocèse de Paris, par l'abbé Lebeuf ; édition nouvelle, par H. Cocheris.

Itinéraire archéologique de Paris, par F. de G., 1855.

Notice historique et descriptive sur la Sainte-Chapelle, par Troche, etc., etc.

Voir pour la bibliographie, soit manuscrite, soit imprimée de la Sainte-Chapelle, les notes du tome II de la nouvelle édition, qui vient d'être mentionnée, de l'ouvrage de l'abbé Lebeuf, par M. Cocheris.

TABLE

Fondation de la Sainte-Chapelle..... 5

Faits principaux de son histoire..... *ibid*

Usages anciens de la Sainte-Chapelle..... 13

Trésor des Saintes-Reliques..... 15

Trésor des Chartes..... 19

Description du monument :

Extérieur..... 21

Intérieur..... 33

Verrières de la Chapelle haute..... 50

Sépultures..... 64

Monuments funéraires du XIVe siècle..... 67

» » du XVe » 72

» » du XVIe » 75

» » du XVIIe » 77

Bibliographie de la Sainte-Chapelle..... 78

Paris. — Imp. E. CAPIOMONT et Cie, rue des Poitevins, 6.

UNIVERSITY OF ILLINOIS-URBANA
3 0112 109097037